OEUVRES

DE

Mr. HUME.

TOME QUATRIEME.

SECONDE EDITION.

DISSERTATIONS

SUR LES

PASSIONS

SUR LA

TRAGEDIE

SUR LA

REGLE DU GOUT.

TRADUIT DE L'ANGLOIS

DE

MR. D. HUME.



A AMSTERDAM,

CHEZ J. H. SCHNEIDER.

M. DCC. LIX.





REFLEXIONS
SUR LES
PASSIONS.

I.

1. IL y a des objets qui en vertu de la constitution primitive de nos organes, produisent immédiatement une sensation agréable : ces objets sont appellés des BIENS : il y en a qui excitent immédiatement une sensation désagréable : on les nomme des MAUX. La chaleur tempérée est une sensation agréable, & par consé-

quent un Bien; la chaleur exceſſive eſt une ſenſation déſagréable, & par conſéquent un Mal.

Il y a d'autres objets qui nous cauſent du plaiſir ou de la peine, & ſont des *Biens* ou des *Maux* pour nous, en tant qu'ils ſont conformes ou contraires à nos paſſions. Le malheur qui arrive à nos ennemis eſt un Bien pour nous, parce qu'il contente le déſir que nous avions d'être vangés d'eux; la maladie d'un ami eſt un mal, parce qu'étant contraire aux vœux que nous formons pour lui, elle nous cauſe de la peine.

2. Les Biens & les Maux nous affectent différemment, & font naître différentes paſſions, ſelon le point de vûe ſous lequel on les enviſage.

Lorſqu'un Bien eſt certain, ou fort probable, il produit la Joye; le Mal qui ſe trouve dans le même cas, excite la Tristesse, ou le Chagrin.

Lorſqu'un Bien ou un Mal eſt incertain, il fait naître la Crainte ou l'Esperance, l'une & l'autre en proportion du degré d'incertitude.

Le

Le DESIR naît d'un Bien, & L'AVERSION d'un Mal, considérés simplement comme tels. La VOLONTE' agit toutes les fois que l'on peut se procurer la présence d'un Bien, ou l'absence d'un Mal, par un mouvement du corps, ou par une opération de l'esprit.

3. De toutes les passions je ne vois que l'*Espérance* & la *Crainte* qui puissent donner lieu à des réflexions intéressantes: ces passions sont mixtes, elles découlent de la probabilité du Bien & du Mal: & c'est à ce titre qu'elles méritent notre attention.

La PROBABILITE' vient d'un conflit d'accidens ou de causes contraires qui ne permet à l'esprit de se fixer de part ni d'autre, qui le ballotte continuellement entre les deux côtés opposés, qui tantôt le détermine à regarder une chose comme réelle, tantôt comme dépourvûe de réalité. Votre imagination ou, si vous aimés mieux, votre entendement flotte entre deux points de vûe contraires: il se peut que vous ayés plus de pente vers l'un que vers l'autre; mais tant que dure l'opposition des

causes ou des cas fortuits, il n'est pas possible que vous trouviés du repos dans aucun des deux: le pour & le contre prévalent alternativement; & l'esprit, qui suit les objets dans cette alternative, y trouve une contrariété qui détruit toute certitude, & l'empêche de se décider.

Supposons que l'objet qui fait naître ces doutes nous inspire du Désir ou de l'Aversion: il est clair que suivant que l'esprit se tourne de côté ou d'autre il doit ressentir une impression momentanée de Joye ou de Tristesse. Un objet dont nous désirons l'existence nous donne du plaisir, toutes les fois que nous songeons aux causes qui le produisent; & par la même raison il nous inquiete & nous attriste lorsque nous songeons aux causes qui l'empêchent d'exister. Dans les questions qui sont du ressort de la Probabilité l'entendement se partage entre des vûes, & le cœur entre des émotions contraires.

L'esprit humain, considéré par rapport aux passions, ne ressemble pas à une orgue, dont le son s'arrête subitement dès qu'on cesse de souffler; il ressemble à un instrument

ment à cordes, qui après chaque coup qu'on lui imprime conserve ses vibrations pendant un certain tems, & dont le son se perd par des degrés insensibles. Rien n'est si vif ni si agile que l'imagination; les passions sont plus lentes & plus tardives : en supposant donc un objet propre à faire naître, dans l'une différentes vûes, & différentes émotions dans les autres, qu'arrivera-t-il? l'imagination passera d'une vûe à l'autre avec beaucoup de rapidité; mais chacun de ses changemens ne produira pas une passion claire & distincte; il résultera du tout un mélange de passions confondues les unes avec les autres. Selon que la probabilité est plus forte pour le bien ou pour le mal, une passion gaye ou une passion triste prédominera dans ce mélange: & lorsque les vûes opposées que l'imagination présente tour à tour entremêlent ces deux sortes de passions, leur combinaison produira ou la Crainte ou l'Espérance.

4. Cette Théorie étant évidente d'elle même, nous n'avons pas besoin de longs raisonnemens pour la prouver.

La Crainte & l'Espérance peuvent naître lorsque le hazard est égal de côté & d'autre, & qu'il n'y a point de raison de préférence; elles ont même dans cette situation d'autant plus de force que l'esprit ne peut faire fonds sur rien, & qu'il est au comble de l'incertitude. Mettés un degré de probabilité de plus du côté de la tristesse; vous la verrés immédiatement se répandre sur-tout le mêlange, & lui donner la teinture de la Crainte: augmentés cette probabilité: la tristesse augmentera, & la Crainte avec elle: la Joye diminuera dans la même proportion; & à la fin il ne restera que la tristesse toute seule. Alors faites l'opération contraire: diminués la probabilité qui se trouve du côté de la Tristesse: vous verrés peu à peu les nuages s'éclaircir, jusqu'à ce que la passion devienne Espérance; celle-ci se changera en Joye par des nuances imperceptibles, à mesure que vous augmenterés cette partie de la composition, en augmentant la probabilité. N'est ce pas une preuve bien claire que l'Espérance & la Crainte sont des mêlanges de joye & de tristesse? N'est-

ce

ce pas ainſi qu'on prouve qu'un rayon, rompu dans le priſme, eſt formé de deux rayons? ne le conclut on pas de ce qu'en diminuant, ou en augmentant la quantité de l'un des deux on trouve une diminution ou une augmentation proportionnelle dans le composé?

5. Il y a deux ſortes de probabilités: la premiere a lieu lorſque la choſe eſt incertaine en elle même, & n'attend ſa détermination que du hazard: la ſeconde, lorſque la choſe, déjà déterminée, n'eſt incertaine que rélativement à notre eſprit, qui voit un grand nombre de preuves & de préſomptions en faveur du pour & du contre. Comme ces deux genres de probabilité produiſent également la Crainte & l'Eſpérance, il faut que ces paſſions réſultent de ce qu'il y a de commun entre eux, je veux dire de l'incertitude & de l'état flottant qui nait des vûes contraires que l'un & l'autre préſente également.

6. Communément c'eſt le bien ou le mal probable qui cauſe l'eſpérance & la crainte; comme la probabilité nous préſente les objets dans un état vague & in-

conſtant, il eſt naturel que le mêlange de paſſions qui en naît ſe reſſente de cet état; cependant ce même mêlange peut réſulter d'autres cauſes: & alors l'eſpérance & la crainte exiſtent ſans être produites par la probabilité.

6. Nous craignons ſouvent un mal que nous ne concevons que comme *poſſible*, cela arrive ſur-tout ſi c'eſt un grand mal: l'idée des douleurs & des tourmens nous fait déjà trembler, pour peu qu'il y ait de riſque que nous puiſſions y être expoſés: en ce cas la grandeur du mal compenſe le défaut de probabilité.

Les maux même qui ſont impoſſibles nous font peur: nous friſſonnons ſur le bord d'un précipice, quoique nous ſâchions que nous ſommes en parfaite ſûreté, & qu'il ne dépend que de nous de faire un pas en avant ou en arriere. C'eſt que la préſence immédiate du mal influe ſur l'imagination, & y produit une eſpece de croyance, mais qui ne dure pas longtems: c'eſt ici le même cas que celui où nous avons vû que la contrariété des événemens fortuits produit des paſſions contraires.

Les

Les maux *certains* font quelquefois le même effet que les maux possibles ou impossibles: un prisonnier étroitement gardé, & qui n'a pas la moindre espérance de se sauver, tremble en pensant à la question qu'il doit subir par ordre de son juge: ici le mal est indubitable en lui-même; mais l'esprit n'a pas le courage de s'y fixer; & cette fluctuation produit un état qui ressemble à la crainte.

7. Ce n'est pas seulement l'incertitude de *l'existence* du bien & du mal, mais encore l'incertitude de leur *genre*, qui fait craindre ou espérer. Je suppose que l'on vienne annoncer à quelqu'un, qu'un de ses fils a été tué: la passion que cette nouvelle lui cause n'est pas d'abord de la douleur; elle ne le devient que lorsqu'il apprend lequel de ses enfans il a perdu: quoique la même passion naisse, de quelque façon que ce doute soit levé; il est pourtant sûr qu'elle ne sauroit prendre une assiette fixe dans l'esprit, avant que le fait soit éclairci: avant ce tems l'imagination incertaine ne produit qu'une émotion indéterminée, une espece de tremblement vague,

ſemblable à cette colliſion de joye & de triſteſſe dont nous avons parlé.

8. C'eſt ainſi que tous les genres d'incertitude touchent de bien près à la Crainte; & pour cela il n'eſt pas beſoin qu'ils produiſent un combat de paſſions en nous offrant des points de vûe contraires. Je pars, & je laiſſe un de mes amis malade: ſon état me cauſe plus d'inquiétude pendant mon abſence que ſi j'étois autour de lui, quoique peut-être ma préſence ne pût en rien contribuer à ſon ſoulagement, & que même je fuſſe incapable de juger du tour que prendra ſa maladie; mais c'eſt qu'il y a mille petites circonſtances dont je voudrois être inſtruit, & dont la connoiſſance me ſauveroit cette fluctuation, cette incertitude qui eſt ſi voiſine de la Peur. Horace a obſervé ce phénomene.

Ut adſidens implumibus pullis avis
Serpentûm allapſus timet,
Magis relictis; non, ut adſit, auxilt
Latura plus præſentibus.

Voyés cette jeune fille, comme elle s'inquiete

quiete & s'allarme en entrant dans sa couche nuptiale! Cependant elle n'attend que du plaisir; mais c'est précisément ce plaisir inconnu, ce sont ces désirs confus, c'est la nouveauté & l'importance d'une situation dont elle n'a point d'idée qui cause son trouble, & qui embarrasse tellement son esprit qu'il ne sait à quelle image, ou à quelle passion il doit s'arrêter.

9. Nous pouvons observer en général par rapport à ce mêlange de passions, que lorsque des passions contraires résultent d'objets qui n'ont aucune liaison entre eux, elles agissent tour à tour. Un homme est affligé de la perte d'un procès, & réjoui, en même tems, de la naissance d'un fils: son esprit passera & repassera de l'objet agréable à l'objet désagréable: & quelque rapides que puissent être ce passage & ce retour, il lui sera bien difficile de tempérer ces situations l'une par l'autre, & de demeurer entre deux dans un état d'indifférence.

Cela arrive plus aisément lorsqu'il ne se présente qu'un seul événement de nature mixte, c'est-à-dire, heureux à certains égards,

égards, & disgracieux à d'autres : en ce cas-là il arrive souvent que les deux passions, rapprochées par le moyen d'un rapport commun, se détruisent réciproquement, & laissent l'ame dans une parfaite tranquillité.

Mais supposons que l'objet, au lieu d'être composé d'un bien & d'un mal actuel, ne soit envisagé que comme une chose probable ou non probable dans un certain degré : dans cette supposition, dis-je, l'ame renfermera tout à la fois deux passions contraires, qui au lieu de se balancer & de s'adoucir mutuellement, subsisteront ensemble, & dont la réunion produira une troisième impression, je veux dire l'espérance ou la crainte.

On voit dans tout ceci l'influence manifeste d'une rélation d'idées, dont nous parlerons plus au long dans la suite. Lorsque les objets *different du tout au tout*, il en est des passions opposées comme de deux liqueurs contraires, contenues chacune dans un vase séparé, & qui par conséquent ne sauroient agir l'une sur l'autre. Lorsque les objets sont *intimement unis*, les passions res-

ressemblent à l'Alkali & à l'Acide, dont le mêlange est suivi d'une destruction réciproque. Lorsqu'enfin la rélation, plus imparfaite, ne consiste que dans des vûes contradictoires qui résultent du même objet, on peut comparer les passions à l'huile & au vinaigre, qui de quelque façon qu'on les mêle ne s'unissent & ne se pénetrent jamais.

Nous expliquerons plus bas cet effet du mêlange des passions par lequel il arrive que la passion dominante absorbe les autres.

I I.

1. Les passions dont nous venons de parler naissoient d'une recherche directe du Bien, & d'une aversion directe pour le Mal; il y en a d'autres d'une nature plus compliquée, & qui sont produites par le concours de plusieurs vûes, & de diverses considérations. *L'Orgueil* est cet état où l'homme, reflêchissant sur les perfections dont il se croit orné, ou sur les avantages dont il jouit, se sent satisfait de lui même, l'*Humilité* celui où le sentiment de ses foiblesses ou de ce qui lui manque le rend mécontent de sa personne.

L'*Amour*, ou *l'Amitié* est cette satisfaction que nous causent les bonnes qualités que nous remarquons dans les autres, ou les services que nous en tirons. La *Haine* est le contraire.

2. Dans ces deux sortes de passions, il se présente une distinction naturelle à faire entre *l'objet* & *la cause*. Nous sommes nous mêmes les objets de l'Orgueil & de l'Humilité;

lité ; la cause de la premiere de ces passions c'est quelque bonne qualité, de la seconde quelque défaut. L'Amour & la Haine ont pour objets les autres hommes, & pour causes leurs perfections ou leurs défauts.

La cause est donc ce qui excite l'émotion, l'objet ce que l'esprit contemple lorsque l'émotion est excitée : notre mérite, par exemple, nous enorgueillit, & il est de l'essence de l'orgueil de nous regarder nous-mêmes avec complaisance & avec satisfaction.

On voit par-là que ces passions, quoique leur objet soit simple & toujours le même, peuvent naître de plusieurs causes, & de causes extrêmement variables. C'est un sujet digne de notre curiosité de rechercher ce que toutes ces causes ont de commun, ou en d'autres termes, ce qui est la vraye cause efficiente de ces passions : commençons par l'Orgueil, & l'Humilité.

3. Pour réussir dans cette recherche, il faut faire avant tout quelques réflexions sur certaines propriétés, dont l'influence se manifeste dans tous les actes de l'entendement, & dans toutes les passions, & qui cependant

ont

ont été à peine effleurées par les Philosophes. La premiere c'est l'*Association des idées*, ou ce principe qui facilite le passage d'une idée à l'autre. Quelle que soit la variabilité & la vicissitude de nos pensées, le changement qu'elles subissent ne se fait pas absolument sans ordre & sans méthode: nous passons, pour l'ordinaire, d'une chose à celle qui lui est semblable, ou qui lui est contigüe, ou qui en est l'effet (*a*): à une idée présente à l'imagination succede naturellement une autre idée, attachée à la premiere par un de ces trois rapports; ce rapport applanit, pour ainsi dire, le chemin, & devient l'introducteur de l'idée.

La seconde propriété de l'esprit humain qui entre dans l'explication de notre sujet, c'est l'association des impressions, ou des émotions de cet esprit. Toutes les impressions qui se ressemblent sont liées: dès que l'une a paru, les autres suivent: le chagrin que nous cause un dessein manqué produit la colere; la colere traîne l'envie à sa suite; l'envie

(*a*) V. *Les Essais Philos: sur l'Entendement humain*, Essai III.

l'envie fait naître la haine; & la haine reproduit le chagrin: de même une joye excessive qui s'empare de nos ames se change naturellement en amour, en générosité, en courage, en orgueil, & en toutes les passions qui ressemblent à la joye.

Notre troisième remarque c'est que ces deux sortes d'associations s'entr'aident, & se prêtent mutuellement des forces: lorsqu'elles concourent dans le même objet, le passage se fait plus promptement. Un homme qu'une injure reçue met de mauvaise humeur trouve par-tout des sujets de haine, de mécontentement, d'impatience, d'inquiétude, & d'autres passions désagréables, sur-tout s'il peut découvrir quelque chose d'approchant dans la personne, ou près de la personne qui a été l'objet de son premier mouvement. Ici les principes qui facilitent le passage des idées concourent avec ceux qui agissent sur les passions, & leur action réunie donne, pour ainsi dire, à l'esprit une double impulsion.

Je crois qu'il sera à propos de placer ici un passage d'un de nos plus beaux écri-

vains : (*a*) voici comme il s'exprime : „ Comme l'imagination eſt agréablement „ affectée de tout ce qui eſt grand, beau, „ & ſingulier, & ſe plaît d'autant plus à „ une choſe qu'elle y trouve ces perfec- „ tions en plus grand nombre; une nou- „ velle ſenſation, ajoûtée à celles dont el- „ le s'occupe, eſt auſſi très-propre à aug- „ menter ſon plaiſir. Un ſon continu, „ le chant des oiſeaux, le bruit d'une caſ- „ cade, réveillent, à chaque moment, „ l'ame du ſpectateur, & le rendent plus „ attentif à la beauté du ſpectacle qui s'of- „ fre à ſes regards. Le parfum des fleurs, „ qui vient le frapper, rehauſſe le plaiſir „ de ſon imagination, lui fait paroître les „ couleurs du païſage plus gracieuſes, & „ la verdure plus riante : les perceptions „ qui naiſſent de ces deux ſens à la fois ſe „ donnent réciproquement du relief; elles „ ſeroient moins agréables ſi elles ſe pré- „ ſentoient ſéparément. C'eſt ainſi que „ l'ordonnance bien entendue des couleurs „ fait ſortir avantageuſement les diverſes „ par-

(*a*) *Addiſſon.* V. le Spectateur No. 412.

„ parties d'un tableau, & les met dans un „ plus beau jour.„ On voit dans ces phénomenes notre double association, celle des idées & celle des impressions, aussi bien que le secours qu'elles se prêtent l'une à l'autre.

4. Ce sont, si je ne me trompe, ces deux sortes de rélations qui se réunissent dans les sentimens d'orgueil & d'humilité, & qui en sont les vraies causes efficientes.

Quant à la rélation des idées, on n'en sauroit douter. Nous ne pouvons nous enorgueillir de ce qui ne nous regarde en aucune façon; c'est toujours, ou notre science, ou notre esprit, ou nos biens, ou notre famille qui nous donne une haute opinion de nous mêmes: ce *Moi* qui est l'objet de cette passion, est toujours rélatif à quelque qualité ou à quelque circonstance, qui en est la cause: & l'imagination doit trouver de l'objet à la cause un passage aisé, une certaine facilité de se transporter de l'un à l'autre: sans cette liaison l'Orgueil ni l'Humilité ne sauroient naître, & plus cette liaison est foi-

 ble,

ble, plus aussi ces passions s'affoiblissent.

5. Il ne reste donc plus qu'à savoir si un rapport semblable d'impressions ou de sentimens accompagne toujours l'Humilité & l'Orgueil, ou pour mieux dire, si la cause de ces passions commence par produire un sentiment qui leur ressemble, lequel ensuite, par une espece de transformation se change en elles-mêmes.

Le sentiment de l'Orgueil est agréable; celui de l'Humilité est désagreable: la sensation rélative, dont nous avons parlé, devroit donc de même être agréable pour le premier, désagréable pour le second: donc si l'examen nous découvre que tout ce qui inspire de l'Orgueil produit aussi un plaisir séparé de celui de l'Orgueil, & que tout ce qui nous humilie cause aussi une peine différente de celle qui naît de l'Humilité; il faut convenir que notre Théorie est prouvée, & l'existence de la double rélation, je dis de celle des idées & de celle des sentimens, sera établie d'une maniere incontestable.

6. Je commence par le mérité & le démérite personnel, qui sont les causes les plus

plus ordinaires de l'Orgueil & de l'Humilité. Ce seroit sans doute ici un hors d'œuvre de vouloir aller jusqu'à la source des distinctions morales; il suffit d'observer que notre Théorie de l'origine des passions subsiste dans toutes les hypothèses. Le systême le plus plausible concernant la différence qu'il y a entre le vice & la vertu est celui qui la déduit, soit d'une constitution primitive de la Nature, soit d'un sentiment d'utilité publique ou particuliere, en vertu duquel certains caracteres nous déplaisent, & d'autres nous charment dès que nous les appercevons; il est essentiel au vice & à la vertu de produire ce déplaisir dans ceux qui les contemplent: approuver un caractere c'est en recevoir une impression agréable; le désaprouver c'est en être désagréablement affecté. Le plaisir & la peine, étant donc, en quelque façon, la premiere source de l'approbation & du blâme, le doivent être aussi des effets qui en résultent, & par conséquent de l'Orgueil & de l'Humilité, qui en sont des suites inévitables.

Je suppose qu'on n'admette point cette Thé-

Théorie, qu'on ne reconnoiſſe point la peine & le plaiſir pour fondemens des différences morales; au moins eſt il manifeſte que ces différences ſont inſéparables de la peine & du plaiſir: un caractere noble & généreux nous frappe d'abord; dans la Fable même & dans la Poëſie il nous plaît & nous enchante; la cruauté & la trahiſon au contraire nous révoltent: ſoit que nous les remarquions dans les autres, ſoit en nous même, il nous eſt impoſſible de les approuver. Donc la vertu produit toujours un plaiſir à part, différent de l'Orgueil ou de cette ſatisfaction que l'opinion de nos mérites nous fait goûter; & le vice un déplaiſir différent de l'Humilité ou du remords.

Mais la bonne ou la mauvaiſe opinion que nous avons de nous mêmes ne vient pas ſeulement de ces qualités de l'eſprit qui dans les ſyſtêmes communs de Morale paſſent pour une partie de nos devoirs; elle peut venir de toutes les autres qualités auxquelles le plaiſir eſt attaché. Il n'y a rien qui flatte plus notre vanité que le talent de plaire par notre eſprit, par no-

tre

tre belle humeur, ou par quelque autre qualité de cette espece: rien qui nous chagrine d'avantage que de sentir que nous y réussissons mal. Personne n'a encore pû donner une définition exacte de *l'esprit*, personne n'a pû faire voir pourquoi un certain arrangement de pensées mérite ce nom par préférence; il n'y a point de regle pour en juger; le goût seul en décide: mais qu'est ce donc que ce *goût* qui donne également l'être au véritable esprit & à l'esprit faussement ainsi nommé? ce n'est absolument que le plaisir que nous cause le premier, & le déplaisir que le second nous inspire, sans que nous soyons en état de rendre raison ni de l'un ni de l'autre: la faculté de produire ces deux sensations opposées est donc l'essence même de ces deux sortes d'esprit, & par conséquent la cause de cette vanité ou de cette mortification qui en naissent.

7. Tout ce qui est beau nous plaît, tout ce qui est laid nous choque; & il n'importe dans quel sujet réside la beauté ou la laideur, dans un être animé ou dans un être inanimé. Si ces qualités se

trouvent ſoit dans notre phyſionomie, ſoit dans notre figure, ſoit dans nos perſonnes, le plaiſir ou le déplaiſir ſe convertit en orgueil ou en humilité, parce que dans ces cas il y a tout ce qu'il faut pour ce paſſage de ſenſations que notre Théorie établit.

Il ſemble que l'eſſence même de la beauté conſiſte dans le pouvoir de faire naître le plaiſir: ſi cela eſt vrai, tous les effets qu'elle produit doivent couler de cette ſource: ſi la beauté rend l'homme vain, ce n'eſt que parce qu'elle lui fait plaiſir.

On peut obſerver en général par rapport aux perfections corporelles, que notre orgueil ſe nourrit de tout ce qui ſe trouve en nous d'utile, de beau, ou de ſurprénant; & que les qualités contraires à celles-ci nous humilient: or toutes ces qualités ne s'accordent qu'en ce que chacune d'elles nous cauſe du plaiſir ou du déplaiſir indépendamment de l'Orgueil.

Nous nous enorgueilliſſons des avantures rares qui nous ſont arrivées, des riſques que nous avons courus, des périls dont nous ſommes échappés, de nos exploits,

ploits, & de tous nos actes de vigueur, De-là vient que le mensonge est si commun: on voit tous les jours des hommes, sans en espérer aucun avantage & par pure vanité, s'attribuer un tas d'événemens extraordinaires qui ne se sont passés que dans leur cerveau, ou bien s'ils sont vrais, qu'ils n'ont fait qu'emprunter: leur imagination fertile leur fournit une grande variété d'avantures; ou si elle est trop sèche pour inventer, ils s'approprient ce qui est arrivé à d'autres; leur vanité y trouve toujours son compte; il y a une liaison très étroite entre cette passion & le sentiment du plaisir.

8. Cependant, quoique les qualités de l'esprit & celles du corps, c'est-à-dire les qualités qui sont proprement à nous, soient les causes naturelles & immédiates de l'Orgueil & de l'Humilité; elles n'en sont pas les seules causes; plusieurs autres objets peuvent produire ces passions: une maison, un jardin, un équipage, & d'autres choses externes sont des sujets de vanité, aussi bien que le mérite personnel; mais il faut pour cela que ces choses ayent une rélation

tion particuliere avec nous mêmes, & qu'elles s'associent à notre être: un beau poisson qui nage dans l'océan, un animal bien proportionné qui court dans la forêt, es choses en un mot qui ne sont pas à nous, ou qui ne nous regardent pas, quelque merveilleuses qu'elles soient, & quelque étonnement qu'elles puissent nous causer, n'exciteront jamais notre vanité; il faut, pour la faire naître, quelque chose qui soit lié avec nous, dont l'idée touche, pour ainsi dire, l'idée de notre propre personne; & il faut qu'il y ait un passage aisé d'une de ces idées à l'autre.

Les hommes sont fiers de la beauté de leur païs, de leur province, & même de leur paroisse. Ici il est évident que l'idée de la beauté produit le plaisir; ce plaisir, est voisin de l'Orgueil; le sujet ou la cause de ce plaisir, par la supposition même, se rapporte à notre personne, qui est l'objet de l'Orgueil: & l'ame passe par ce double rapport, dont l'un est un rapport d'idées, & l'autre un rapport de sentimens.

Les hommes sont encore fiers de la température de leur climat, de la fertilité

de

de leur sol natal, de la bonté des vins, des fruits, ou d'autres alimens qu'il produit, de la douceur ou de l'énergie de leur langue, & ainsi de suite. Ces objets se rapportent évidemment aux plaisirs des sens, on les regarde comme agréables au tact, au goût, à l'ouie; comment seroit il possible qu'ils nous enorgueillissent, si ce n'étoit par ce moyen de transition que nous avons expliqué?

Il est un Orgueil d'un genre opposé: il y a des hommes qui affectent de dégrader leur patrie par des comparaisons désavantageuses avec les païs où ils ont voyagé; étant chez eux, entourés de leurs compatriotes, ils ne comptent pour rien le rapport qui les lie à leur nation, il se perd pour eux dans le grand nombre avec lequel ils le partagent; au lieu que ce rapport éloigné à des contrées étrangeres qui ne consiste qu'à les avoir vûes, & à y avoir vêcu, leur paroît d'autant plus important qu'ils pensent que peu de personnes y participent: voilà pourquoi ils admirent sans cesse ce qu'ils ont vû dans ces contrées, & qu'ils le trouvent plus beau,

beau, plus utile, plus rare, & supérieur à tous égards aux productions de la leur.

Si nous tirons vanité d'un païs, d'un climat, de toutes les choses inanimées qui ont de la rélation avec nous; faut il être surpris que nous nous enflions des qualités de ceux qui nous sont unis par les liens du sang ou de l'amitié? Les qualités qui nous donnent de l'Orgueil, lorsqu'elles nous sont personnelles, nous en donnent encore, quoique dans un moindre degré, lorsque nous les remarquons dans nos amis, ou dans des personnes qui nous appartiennent: l'homme fier saisit avidement les occasions de prôner la beauté, l'adresse, le mérite, le crédit, & les honneurs dont jouissent ses parens; ce sont là autant d'appuis de la bonne opinion qu'il a de lui-même.

Fiers de nos richesses, nous voudrions que tous ceux qui sont en rélation avec nous fussent riches comme nous; & nous avons honte de la pauvreté de nos parens & de nos amis. Comme l'on croit tenir de plus près à ses ancêtres qu'à ses connoissances; il est naturel que l'on veuille

pas-

passer pour être de bonne maison, & pour descendre d'une longue suite de personnes riches & respectées.

Ceux qui se glorifient de l'ancienneté de leur famille sont bien aises de pouvoir ajoûter que pendant plusieurs générations leurs ancêtres ont possédé le même territoire, que leurs terres n'ont jamais été aliénées, & que depuis un tems immémorial leur famille habite la même province. Leur orgueil, reçoit un nouvel accroissement lorsqu'ils peuvent se vanter que leurs bienfonds leur ont été transmis par une longue succession de mâles, & que l'héritage & les honneurs de leur maison n'ont jamais passé par la ligne féminine. Tâchons de réduire ces phénomenes à notre Théorie.

L'Orgueil des familles anciennes n'est pas uniquement fondé sur cette ancienneté & sur le grand nombre des ancêtres, à ces deux égards tous les hommes sont dans le même cas; ce sont les richesses & le crédit de ces ancêtres dont leur postérité tire son lustre, à cause de la liaison qu'elle a avec eux: tout ce qui rend cette liaison plus étroite doit donc accroître l'Orgueil à

qui

qui elle sert de fondement; & tout ce qui l'affoiblit doit aussi diminuer cette passion: or on ne sauroit douter que l'idée d'une jouissance non-interrompue des mêmes possessions ne renforce la rélation d'idées qui résulte du sang & de la parenté, & que par ce moyen l'imagination ne passe, avec plus de facilité, de génération en génération, des ancêtres les plus reculés à leurs héritiers, & jusqu'à leurs derniers descendans. Par là le sentiment se conserve mieux dans sa totalité, si j'ose me servir de cette expression, & produit, par conséquent, un plus haut degré d'orgueil.

Il en est de même des biens & des honneurs transmis par la ligne masculine. C'est une propriété de l'imagination de s'arrêter à tout ce qui lui paroit important & considérable; lorsqu'un grand objet se présente à côté d'un petit objet; elle s'attache toute entiere au premier: c'est pour cette raison que les enfans portent le nom de leur pere, & que la famille paternelle décide de la noblesse, ou de la bassesse de leur extraction, dût la mere, comme il arrive, posséder des qualités infini-

finiment fupérieures, cela ne fait point exception à la regle générale; cette regle fubfifte, conformément à notre doctrine que nous expliquerons encore mieux dans la fuite; elle fubfifte, dis-je, quelle que foit la fupériorité de la mere, & lors même que pour de certaines raifons les enfans fe reffentent plus de la tige maternelle que de la paternelle; elle a toujours affez de force pour fe maintenir en dépit de cette rélation, & pour faire une efpece d'interruption dans la vraie généalogie. L'imagination eft moins gênée, elle tranfporte plus aifément les dignités, & le crédit des ancêtres aux defcendans du même nom, & de la même famille, lorfqu'elle peut obferver cette regle, lorfqu'elle peut paffer par la ligne mafculine de pere en fils, ou de frere en frere.

9. Mais de tous les rapports qui influent fur cette paffion celui de *propriété* eft le plus efficace, parce que les biens que nous poffédons en propre font ceux fur lefquels nous avons le plus de pouvoir & d'autorité.

Tout ce qui appartient à l'homme vain eft

est toujours, dans son idée, ce qu'il y a de mieux en chaque genre : ses maisons sont plus belles que celles des autres, son équipage est plus brillant, ses meubles sont mieux choisis, ses habits d'un plus grand goût, ses chevaux, & ses chiens de meilleure race : son vin, si vous l'en croyés, a le fumet plus agréable que celui de ses voisins, sa cuisine est meilleure, sa table mieux servie, ses domestiques sont plus adroits : l'air qu'il respire est plus sain, le terroir qu'il cultive plus fertile, ses fruits meurissent les premiers, & sont les plus exquis. Cette piece, vous dira-t-il, est remarquable pour sa nouveauté, cette autre pour son antiquité ; celle-ci est le chef-d'œuvre d'un célebre artiste; celle-là a appartenu à un tel Prince ou à un tel grand Seigneur. Toutes les choses, en un mot, qui sont belles, utiles, ou surprénantes deviennent, par ce moyen, des sujets d'orgueil : or la seule propriété qu'elles ayent en commun, c'est de produire le même effet, qui est de nous donner du plaisir : d'où il s'ensuit que le plaisir est la cause productrice de cette passion.

ſion. Comme tous les exemples qu'on peut ici alléguer font preuve; & qu'on en peut alléguer une infinité; il me ſemble que ma Théorie eſt ſuffiſamment confirmée par l'expérience.

Les richeſſes, en nous mettant en état de nous procurer toutes ſortes d'agrémens, renferment un grand nombre de ſujets de vanité, & par conſéquent doivent être comptées pour une des cauſes principales de cette paſſion.

10. La ſociété & la ſympathie ont beaucoup d'empire ſur toutes nos opinions: il n'eſt gueres poſſible de maintenir un principe ou un ſentiment, lorſqu'on ſe voit contredit par tous ſes amis, ou par toutes les perſonnes de ſa connoiſſance. Mais de toutes nos opinions celles que nous formons en notre propre faveur, quoique les plus hautes & les plus préſomptueuſes, ſont cependant les moins ſtables, & celles que la contradiction ébranle le plus facilement: le grand intérêt que nous y prenons jette l'allarme dans nos eſprits, & fait que nous nous mettons en garde contre nous mêmes: nous ſavons que nous ſommes des juges

partiaux, & par là sujets à nous méprendre : nous savons combien il est difficile de juger d'une chose qui n'est pas à une certaine distance & dans son vrai point de vûe; c'est ce qui nous fait prêter l'oreille, en tremblant, à ce que pensent de nous les autres hommes, qui sont plus capables de nous apprécier. Et c'est là la véritable origine du désir de la renommée; si nous cherchons à être applaudis; ce n'est pas par une passion primordiale; ce n'est que pour fixer & pour confirmer la bonne opinion que nous avons de nous-mêmes: il en est de nous, à cet égard, comme d'un belle femme, qui aime à voir ses charmes avantageusement réfléchis dans le miroir.

Dans les sujets de spéculation il est souvent fort difficile de distinguer ce qui produit un effet de ce qui ne fait que l'augmenter; cependant les phénomenes me paroissent ici bien clairs, & bien propres à établir mon principe.

L'approbation des personnes que nous estimons nous flatte bien d'avantage que les louanges de ceux pour qui nous avons du mépris.

L'estime

L'estime qui ne nous est accordée qu'après une longue familiarité, pendant laquelle on a eu occasion de nous connoitre intimement, a pour nous une douceur tout à fait particuliere.

Le suffrage de ceux qui sont avares de louanges nous est doublement précieux.

Lorsqu'un grand Seigneur est connu pour être délicat dans le choix de ses favoris, on s'empresse d'autant plus à mériter ce titre.

Les éloges ne nous flattent gueres lorsqu'ils ne s'accordent pas avec notre propre opinion, lorsqu'ils ne tombent point sur les qualités dans lesquelles nous prétendons exceller.

Ces phénomenes ne semblent ils pas prouver que nous ne regardons l'opinion favorable que les autres conçoivent de nous que comme un témoignage rendu ou un sçeau apposé à notre propre opinion? & si l'opinion d'autrui a plus d'influence en cette rencontre qu'elle n'en a pour l'ordinaire, la nature même du sujet nous en fait voir la raison.

11. Un objet peut se rapporter à nous

très intimement, il peut être très agréable par lui-même, fans que cependant notre amour propre en foit fort flatté, ou notre Orgueil excité, fi nous ne le voyons pas recherché, ou du moins approuvé par d'autres. Cette paix, ce contentement d'une ame réfignée aux ordres de la providence, qui la tranquillife au milieu des troubles & des plus grands malheurs, eft affurément la plus défirable de toutes les difpofitions; cependant c'eft là de toutes les vertus, de toutes les perfections, car on ne fauroit lui refufer ce nom, celle dont on s'applaudit & s'enorgueillit le moins; c'eft que renfermée dans le cœur qu'elle charme elle n'a point cet éclat extérieur par où l'on brille dans la converfation & dans le commerce du monde. Plufieurs autres qualités, tant de l'efprit que du corps, & plufieurs fituations où l'on peut fe trouver par rapport à la fortune, étant précifément dans le même cas, on ne fauroit fe difpenfer de reconnoitre que l'opinion d'autrui entre, auffi bien que la double relation dont nous avons parlé, & même pour beaucoup dans la production de l'Orgueil & de l'Humilité. Une

Une feconde circonftance qui influe fur ces paffions, c'eft la durée des chofes qui en font les objets. Ce qui eft cafuel & paffager jufqu'à un certain point nous donne peu de joye, & encore moins d'orgueil : comment tirerions nous un nouveau degré de vanité d'une chofe déja peu fatisfaifante par elle-même, dont nous prévoyons la perte prochaine, & qui comparée à notre propre être nous paroit d'autant plus inconftante que celui-ci nous paroit plus durable ? N'eft il pas ridicule de fe paffionner fi fort pour un bien qui dure fi peu, & qui ne nous accompagne que pendant quelques momens de notre exiftence.

Je remarque en troifieme lieu, que pour qu'un objet flatte notre Orgueil ou notre amour propre, il faut qu'il nous foit particulierement affecté, ou du moins que le nombre de ceux avec qui nous le partageons ne foit pas confidérable. La jouiffance du beau tems, d'un air pur, d'un climat heureux ne nous donne aucune fupériorité fur nos voifins; nous n'en pouvons rien conclure à notre avantage par-

ticulier, rien qui nous mette au-dessus de nos amis, ou des personnes de notre connoissance.

Nous flottons tous entre la maladie & la santé : il n'y a personne qui se porte toujours bien, ou qui soit toujours malade : ce sont là des biens & des maux accidentels, que nous regardons, en quelque maniere, comme détâchés de nous-mêmes, & qui ne peuvent ni nous enorgueillir, ni nous humilier. Cependant, lorsqu'une maladie est tellement enracinée dans notre tempérament que nous n'espérons pas d'en revenir, elle mortifie notre amour propre : on le voit dans les vieillards ; rien ne les rend si chagrins que de penser à leur âge & à leurs infirmités : ils cachent, aussi long-tems qu'il leur est possible, la foiblesse de leur vûe & de leur ouïe, leur goute, & leurs fluctions, & n'en conviennent jamais sans répugnance : & quoique les jeunes gens ne se fassent point de peine d'avouer un mal de tête ou un catarrhe, il est pourtant sûr qu'en général on ne sauroit penser aux foiblesses où la vie humaine est exposée à chaque moment, sans

ſans prendre mauvaiſe opinion de la nature de l'homme, & ſans rabattre de ſon Orgueil. Cela ſuffit pour prouver que les douleurs & les maux du corps ſont des cauſes propres à produire l'Humilité; mais comme pour l'ordinaire nous jugeons moins des choſes par ce qu'elles ſont en elles-mêmes que par ce qu'elles ſont comparativement, nous négligeons, dans l'eſtimation de notre caractere & de notre mérite, de tenir compte de ces calamités communes.

Nous avons honte des maladies, qui étant ou fort dangereuſes ou fort dégoûtantes, frappent fortement ceux qui nous voyent, du haut mal, par exemple, parceque la vûe d'un Epileptique cauſe de l'horreur; de la gale, parcequ'elle eſt contagieuſe, des écrouelles, parceque ſouvent elles ſont héréditaires. L'homme ne juge jamais de lui-même, ſans avoir égard au ſentiment des autres hommes.

Ce qui, en quatrieme lieu, influe ſur les paſſions dont nous faiſons l'examen, ce ſont les *regles générales* ſur leſquelles nous établiſſons la différence des rangs & des

conditions: les richesses ou le pouvoir sont les mesures de cette différence: la santé ou le tempérament n'entrent ici pour rien; lors même que leur mauvais état empêche l'homme de jouir de ses autres avantages; on ne les lui décompte pas. Dans nos passions, aussi bien que dans nos raisonnemens, l'habitude nous emporte au-de-là des justes bornes.

C'est ici le lieu d'observer que le pouvoir que les maximes générales exercent sur les passions sert à dégager, pour ainsi dire les ressorts du mécanisme intérieur, & à faciliter l'opération de tous ces principes qui font ici l'objet de nos recherches. Supposons qu'un homme fait, mais qui ne se fût pas encore servi de ses facultés, parût subitement dans notre monde; cet homme trouveroit bien de l'embarras à se démêler des objets dont il se verroit environné: il ne sauroit d'abord où placer son amour ou sa haine: il ne distingueroit pas les objets propres à lui inspirer de l'Orgueil, de l'Humilité, ou quelque autre émotion que ce fût. Ce qui paroit une minutie est souvent un principe capable de donner un tour dif-

différent à nos passions; & ces sortes de principes, dans les premiers essais qu'on en fait, n'agissent point avec régularité; ce n'est qu'après que l'habitude & l'exercice les ont développés que nous sommes en état de fixer la valeur des objets, en la réduisant à des regles générales. On voit donc combien ces regles contribuent à la naissance des passions, on voit qu'elles seules déterminent les degrés de préférence que nous donnons à une chose sur une autre chose. Cette remarque est encore fort propre à lever les difficultés de ceux qui sentiroient de la peine à concevoir que les causes que notre Théorie assigne aux passions de l'Orgueil & de l'Humilité, que dis-je, des causes aussi subtiles puissent avoir une influence aussi universelle & aussi infaillible qu'elles en ont en effet.

III.

1. Si nous nous rappellons toutes les circonſtances qui produiſent l'Orgueil & l'Humilité: nous verrons que ces mêmes circonſtances, enviſagées dans les autres hommes, nous inſpirent pour eux de l'Amour ou de la Haine, de l'eſtime ou du mépris. Nous prenons une idée avantageuſe des perſonnes à qui nous remarquons des vertus, de la beauté, de la naiſſance, des richeſſes, ou de l'autorité; au lieu que le vice, la folie, la laideur, la pauvreté, la baſſeſſe d'extraction nous donnent des ſentimens défavorables. La double rélation, celle des impreſſions & celle des idées, agit ici ſur l'Amour & la Haine, comme nous l'avons vûe agir ſur l'Orgueil & l'Humilité: tout objet qui conſidéré à part nous cauſe du plaiſir ou de la peine, dés qu'il vient à ſe rapporter à une perſonne différente de nous-mêmes, nous donne pour elle de l'affection ou du dégoût.

De là vient que les injures & les mépris

pris reçûs sont des sources fécondes de haine, comme les marques d'estime & les services rendus sont des sources d'amitié.

2. Il se peut que nous prenions quelqu'un en affection à cause du rapport que nous lui trouvons avec nous-mêmes; mais il faut que ce rapport idéal soit joint à une rélation de sentimens; sans quoi il ne fera aucun effet. (*a*)

Nous nous familiarisons aisément avec les personnes qui nous sont alliées par le sang, avec nos compatriotes, avec les gens de notre profession, avec ceux qui nous ressemblent, soit par leur fortune, soit par les événemens de leur vie: nous recherchons leur compagnie, parceque nous entrons, sans contrainte dans leurs idées & leurs sentimens: rien de singulier ou de nouveau ne nous arrête: notre imagination trouve une espece de douceur à pas-

ser

(*a*) L'amour que nous avons pour nos enfans semble être fondé sur un instinct de la Nature; ce n'est donc qu'aux autres affections qu'il faut appliquer les principes que nous établissons.

ſer de notre propre perſonne qui eſt toujours le point dont elle part, à une perſonne qui nous eſt ſi étroitement unie; la ſympathie eſt parfaite; cette perſonne eſt un objet immédiatement agréable, un objet aiſé à concevoir; il n'y a point de diſtance qui nous en ſépare, nous pouvons nous y livrer ſans reſerve.

La parenté produit ici le même effet que l'habitude & la familiarité ont coûtume de produire; & cet effet réſulte des mêmes cauſes: dans l'un & l'autre cas, la ſatisfaction & le plaiſir que nous fait goûter le commerce de nos ſemblables, ſont la fouree de l'amitié que nous prenons pour eux.

3. Les paſſions d'Amour & de Haine ſont toujours ſuivies, ou plûtot accompagnées, de bienveillance & d'averſion, & c'eſt par là qu'elles different de l'Orgueil & de l'Humilité: ces derniers mouvemens ſont purs, ils n'excitent aucun déſir, & ne nous portent point à l'action; au lieu que les premiers ne ſe renferment point en eux-mêmes, & qu'ils produiſent toujours de nouvelles vûes dans l'eſprit: l'A-

mour nous fait désirer le bonheur de l'objet aimé, & fait que l'idée de son malheur nous cause de la peine ; la Haine, au contraire nous fait désirer le malheur de l'objet haï, & nous fait souffrir en pensant qu'il est heureux : ces désirs opposés paroissent être essentiellement unis à ces deux passions ; ainsi l'a voulu la Nature ; c'est tout ce que nous en savons.

4. Nous compâtissons souvent au sort d'un malheureux sans avoir pour lui ni estime ni amitié : la Compassion est la peine que nous causent les souffrances d'autrui ; il semble qu'elle doive son origine à une conception forte de ces souffrances ; notre imagination s'éleve, par degrés, de l'idée vive au sentiment réel de la misere des autres hommes.

Il en est de même de la Malice & de l'Envie : quoiqu'il soit évident qu'elles tendent au même but que la colere, & la mauvaise volonté ; elles ne sont pourtant pas toujours précédées de la Haine ou du ressentiment : elles naissent de la comparaison de notre état avec celui des autres ;

tres; plus ils sont infortunés, plus nous sommes contens; il nous semble que nous gagnons à leur malheur.

5. Comme la Compassion tend au même but que la bienveillance, & l'Envie au même but que le ressentiment, il en résulte de là une rélation bien étroite entre ces différentes passions; mais elle n'est pas du genre de celle que nous avons expliquée; ce n'est pas ici une ressemblance de sentimens, mais une ressemblance de directions, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi. Cependant l'effet est le même, il consiste également à réunir & à associer diverses passions: la pitié existe rarement, ou peut-être n'existe-t-elle jamais sans un mêlange de tendresse, ou de sympathie; la colere & la mauvaise volonté sont les compagnes les plus ordinaires de l'Envie: lorsque par quelque motif que ce soit on désire le bonheur de quelqu'un, on est déjà tout disposé à l'aimer: lorsqu'on se réjouit de sa misete, on ne manquera gueres de le prendre en aversion.

Dans les cas même où l'intérêt s'en mêle,

le, ces conféquences ne laiffent pas d'avoir lieu : nous avons naturellement de l'affection pous nos affociés, de la Haine pour nos rivaux.

6. La pauvreté, la baffeffe, les mauvais fuccès excitent de l'averfion & du mépris ; cependant lorfque ces malheurs font fort grands, ou nous font repréfentés fous de vives couleurs, ils produifent la compaffion, l'attendriffement, l'amitié ; comment concilier cette contradiction ? elle n'eft qu'apparente ; la pauvreté & la mifere, confidérées en gros, nous font de la peine ; & cela vient d'une efpece de fympathie imparfaite qu'elles nous font éprouver : cette peine fe change en averfion ou en dégoût, parceque ces fentimens fe reffemblent ; mais lorfque nous entrons d'avantage dans la fituation des malheureux, lorfque nous commençons à leur fouhaiter du bien, lorfque nous fentons le contre-coup de leur trifte fort, ces difpofitions fe changent en amitié & en bienveillance, affections qui font dirigées vers le même but.

7. Le Refpect eft un mêlange d'humilité

lité & d'eftime ou d'affection ; le Mépris un mêlange d'orgueil & d'averfion.

Le plaifir que caufe la vûe du beau, l'appétit fenfuel, l'amitié ou l'affection, voilà les trois ingrédiens dont réfulte l'Amour qui unit les deux fexes. On voit fans peine qu'il fubfifte une rélation étroite entre ces trois chofes, & qu'en vertu de cette rélation elles dépendent l'une de l'autre. N'y eût il que ce feul phénomene; il fuffiroit pour démontrer la vérité de notre Théorie.

IV.

IV.

1. On a vû que nôtre Théorie des passions étoit fondée sur un double rapport, celui des idées & celui des sentimens, & sur le secours mutuel que se prêtent ces deux rapports. Voici encore quelques exemples propres à répandre du jour sur ces principes.

2. Les vertus, les talens, les perfections, les biens de la fortune nous donnent de l'Amour & de l'estime pour ceux qui les possedent. D'un côté, ces objets excitent une sensation agréable qui a du rapport avec l'Amour; & de l'autre ils se rapportent aussi à la personne à qui ils appartiennent : la liaison d'idées facilite la liaison des sentimens, comme nous l'avons prouvé plus haut.

Mais supposons que la personne que nous aimons nous soit encore unie par les liens du sang, de la patrie, ou de l'amitié : il est clair que dans ces cas là ses perfections ou ses avantages nous inspireront une espece d'Orgueil, à cause de cette dou-

ble rélation dont nous avons tant parlé. Premierement la personne se rapporte à nous, son idée réveille naturellement celle de nous-mêmes: en second lieu ses vertus ou ses prérogatives excitent un sentiment agréable qui se rapporte à l'Orgueil. Aussi rien n'est il plus commun que de voir les hommes s'enorgueillir des bonnes qualités, ou de la haute fortune de leurs amis, & de leurs compatriotes.

3. Mais cet effet n'a pas lieu dans le sens contraire: nous ne passons pas de la vanité à l'affection, comme nous passons de l'affection à la vanité, quoique les rélations soient parfaitement les mêmes dans les deux cas: nous n'aimons pas les personnes de notre connoissance à cause de notre mérite, quoique ces personnes se glorifient de notre mérite; quelle est la raison de cette différence? la voici. L'imagination se transporte toujours facilement à nous-mêmes des objets qui nous sont rélatifs: ce passage est aisé, tant parceque la rélation elle-même le favorise que parceque il se fait d'un objet éloigné à un objet qui nous touche de près:

près: la premiere de ces circonstances subsiste à la vérité lorsque de nous-mêmes nous passons aux objets qui ont du rapport avec nous; mais elle ne peut opérer, parceque la seconde manque: & voilà pourquoi l'Orgueil ne produit pas si facilement l'Amour que l'Amour produit l'Orgueil.

4. Les vertus dont un homme est orné, les services qu'il a rendus, les biens dont il jouit nous font, pour l'ordinaire, aimer & considérer ceux qui sont en rélation avec lui; le fils de notre ami a droit à notre amitié, les parens d'un grand homme s'estiment & sont estimés à ce titre: ici la double rélation se montre dans toute sa force.

5. Voici des cas d'un ordre différent, où cependant l'influence de nos principes se retrouve. La supériorité des autres nous cause de l'Envie, mais seulement lorsqu'elle n'est pas trop grande, je veux dire lorsqu'elle est telle que nous en approchons encore: trop de disproportion fait disparoitre le rapport des idées; ou nous ne nous comparons point du tout

avec ce qui eſt à une ſi grande diſtance de nous; ou du moins cette comparaiſon ne produit que de foibles effets.

Le poëte n'eſt pas jaloux du philoſophe, ni même du poëte qui travaille dans un genre différent, qui eſt d'une autre nation, qui a vêcu dans un autre ſiecle. Si ces différences n'empêchent pas qu'on ne ſe compare; elles affoibliſſent pourtant la comparaiſon, & par conſéquent la paſſion qui en eſt le réſultat.

Ceci explique encore pourquoi tous les objets que nous nommons grands ou petits, ne le ſont que comparativement à des objets de la même eſpece. Une montagne à côté d'un cheval ne nous fait paroitre celui-ci ni plus grand ni plus petit; tandis qu'en voyant un cheval Flamand à côté d'un cheval Italien l'un nous paroitra toujours plus grand, & l'autre plus petit que lorſque nous les regardons ſéparément.

Les Hiſtoriens ont obſervé que dans des guerres civiles, ou des diviſions factieuſes chaque parti aime mieux appeller un ennemi étranger dans le païs, au riſque même de

de devenir sa proye, que de se soûmettre à des concitoyens. Guicciardin applique cette remarque aux guerres d'Italie, où à proprement parler, il n'y a entre les différens états d'autres rélations que des rélations de nom, de langue, ou de voisinage; cependant ces rélations, jointes à l'idée de supériorité, en rendant la comparaison plus naturelle, la rendent aussi plus odieuse, & font rechercher plûtôt une supériorité qui n'implique aucun rapport, & dont l'influence se fasse moins sentir à l'imagination. Toutes les fois que nous ne pouvons pas détruire la liaison, nous voulons au moins en écarter la supériorité: voilà pourquoi les voyageurs, prodigues de louanges envers les Chinois & les Persans, tâchent de ravaler les nations voisines & rivales de la leur.

6. Les beaux arts fournissent une nouvelle preuve de nos principes. Un auteur qui feroit un livre moitié sérieux & profond, moitié frivole & badin, seroit universellement blâmé, cette bigarrure, contraire à toutes les regles de l'art & du goût, paroitroit choquante. Nous ne blâ-

mons point *Prior* pour avoir publié dans le même volume son *Alma* & son *Salomon*; quoique l'une soit dans le genre léger, l'autre dans le genre grave, & que dans l'un & l'autre cet élégant poëte ait également excellé: quand même nous lirions ces deux pieces tout de suite & sans interruption; ce changement de passions ne nous choqueroit gueres; pourquoi? c'est que considérant ces deux ouvrages comme détachés nous détruisons tout rapport d'idées entr'eux, & que par conséquent les affections, ne tenant plus ensemble, ne sauroient se trouver en conflit.

Des figures héroiques & des figures grotesques, rassemblées dans le même tableau, paroitroient une chose monstrueuse; au lieu qu'elles ne choquent point dans des tableaux séparés, quoiqu'ils soient placés dans le même cabinet, & même l'un à côté de l'autre.

7. Il n'est pas étonnant que ce passage aisé de l'imagination ait tant d'empire sur toutes nos passions; puisque ce passage est précisément ce qui constitue le rapport & la liaison des objets. Nous n'avons point de

de notion d'une liaiſon réelle; tout ce que nous ſavons c'eſt que certaines idées ſont aſſociées dans notre eſprit, & que l'imagination paſſe facilement de l'une à l'autre: nous avons vû d'ailleurs que le paſſage qui ſe fait d'idée en idée, & celui qui ſe fait de ſentiment en ſentiment, nous avons vû dis-je, que ces deux ſortes de paſſage s'entr'aident: d'où l'on peut déjà préſumer que ce principe de tranſition doit avoir beaucoup d'influence ſur toutes nos affections, & ſur tous les mouvemens de notre ame: & l'expérience eſt d'accord avec cette Théorie.

Pour ne pas répéter les exemples précédens, arrêtons nous à celui-ci. Je parcours, avec un compagnon de voyage, une contrée où nous ſommes tous deux étrangers; elle nous offre des perſpectives riantes, des routes commodes, des campagnes induſtrieuſement cultivées; cela m'inſpire de la joye, & me met de bonne humeur vis à vis de mon compagnon; mais comme cette contrée n'a du rapport à aucun de nous deux, elle ne peut me donner ni de l'amour propre, ni de l'eſtime

pour mon ami: l'émotion que je reſſens n'eſt pas une paſſion dans les formes; ce ne ſont que les ſaillies d'un heureux tempérament, ou les mouvemens d'un cœur humain & ſociable: pour en faire une paſſion il faut que l'objet qui les fait naître nous touche, l'un ou l'autre, de plus près. Suppoſons que ce païs dont la vûe nous charme ſoit la patrie d'un de nous deux; ce nouveau rapport donnera une nouvelle direction au plaiſir que nous goûtons; & le changera, ſelon les circonſtances, en eſtime ou en vanité. Je ne crois pas que cette ſpéculation ſouffre de grandes difficultés.

V.

1. Si par Raiſon on entend, ſelon la propriété de l'expreſſion, ce jugement de l'homme qui décide du vrai ou du faux; il me paroit clair comme le jour que la Raiſon ne peut jamais influer elle-même, & comme motif, ſur la Volonté; & qu'elle ne le peut que par l'intervention de quelque penchant ou de quelque paſſion. *Les rélations abſtraites des idées* ne ſont pas des objets de volition; ce ne ſont que des objets de curioſité: & *les choſes de fait*, d'un autre côté, lorſqu'elles ne ſont ni bonnes ni mauvaiſes, lorſqu'elles ne ſont ſuivies ni de déſir ni d'averſion, nous ſont tout à fait indifférentes; connues ou ignorées, bien ou mal apperçûes, nous n'y trouvons aucun motif qui nous excite à agir.

2. Ce que dans un ſens populaire on nomme Raiſon, cette Raiſon que les Docteurs de Morale exaltent ſi fort, n'eſt au fond qu'une paſſion moins turbulente que les autres, qui embraſſe un plus grand nom-

bre d'objets, & qui voyant ces objets de plus loin entraine la Volonté par une pente plus douce & moins sensible. Cet homme, disons nous, est assidu à l'exercice de sa profession, par un principe de Raison ; mais ce principe n'est autre chose qu'un désir tranquille de s'enrichir, & de prospérer: être juste par Raison c'est l'être parcequ'on veut avoir un caractere & une bonne réputation.

3. Ce qui est un objet de Raison, est aussi un objet de passion, toutes les fois que nous l'envisageons de plus près, où sous un aspect plus avantageux, ou enfin de maniere à lui trouver plus de conformité avec notre constitution interne : dans tous ces cas là, dis-je, l'émotion devient plus forte & plus marquée. Je tâche de prévenir un mal qui me menace de loin: c'est, dit on, la Raison qui me fait agir ainsi: je vois un mal qui pend, pour ainsi dire, sur ma tête; l'aversion, l'horreur, la crainte s'emparent de mon esprit; ne sont ce pas là des passions?

4. L'erreur la plus commune des Méta-

taphyficiens c'eſt de n'admettre qu'un de ces principes comme principe moteur de la Volonté, & de refuſer à l'autre juſqu'à la moindre influence. Les hommes agiſſent ſouvent contre ce qu'ils ſavent être de leur intérêt; ce n'eſt donc pas toujours le plus grand bien poſſible qui les détermine; ſouvent auſſi on les voit dompter des paſſions violentes en conſidération d'un bien caché dans l'avenir; ce n'eſt donc pas la ſeule inquiétude préſente qui les fait ſortir de l'inaction. L'un & l'autre de ces principes agit ſur la Volonté: lorſqu'ils ſe trouvent en concurrence, le plus foible cede; & le plus foible c'eſt le moins bien aſſorti au caractere général, ou ſeulement à la diſpoſition actuelle: la *force d'eſprit* conſiſte à faire dominer les paſſions calmes ſur les paſſions tumultueuſes; mais où eſt la vertu qui puiſſe conſtamment réſiſter à la violence & à l'impétuoſité des déſirs & des paſſions? C'eſt cauſe de cette variabilité d'humeur qu'il eſt ſi difficile de juger des deſſeins & des actions futures des hommes, & que toutes les fois qu'il y a des motifs ou des paſſions

qui se contrarient, on risque de se tromper dans ses conjectures.

V I.

1. Je ferai ici le dénombrement de quelques unes des circonstances qui hâtent ou qui rallentissent les mouvemens de l'ame, qui augmentent ou qui affoiblissent le feu des passions.

Tout mouvement de l'ame qui accompagne une passion, dût il non-seulement en différer mais y être même contraire par sa nature, se change pourtant aisément en cette passion. Il est vrai que sans le double rapport dont nous avons expliqué la Théorie cette union ne sauroit devenir parfaite au point que les passions soient produites l'une par l'autre; cependant il arrive moyennant un seul rapport, & là même où il n'y en a point, il arrive dis-je, que deux passions dont chacune vient d'une cause séparée, mais qui existent à la fois dans l'ame, se mêlent & se confondent: la passion dominante absorbe celle qui est plus foible, & la convertit, pour

pour ainsi dire, en sa substance. Lorsque les esprits animaux sont une fois excités, il est facile d'en changer la direction, & il est naturel de penser que la passion dominante doit opérer ce changement: quelque diverses que paroissent deux passions, il y a souvent plus d'affinité entre elles qu'il n'y en a entre l'une des deux, & l'indifférence.

Les défauts & les petits caprices d'une Belle, les jalousies & les querelles, si communes en Amour, semblent d'abord approcher de la Haine & de la colere, & devoir nous causer bien du désagrément; ce sont pourtant là dans un cœur tendrement épris autant de nouvelles amorces propres à augmenter sa flame. Quel est l'artifice dont se sert le Politique qui veut vous intéresser à un recit? il commence par piquer votre curiosité; & il attend à la satisfaire que vous soyés au comble de l'impatience ou de l'inquiétude; ce n'est qu'alors qu'il fait tomber le voile: il sait qu'ainsi il vous amenera à ses fins, & qu'en vous rendant curieux il vous jettera dans la passion qu'il s'est proposé de faire nattre

tre en votre ame : il ſait que votre curio-ſité aidera ſa narration à produire l'effet qu'il déſire qu'elle produiſe. Un ſoldat qui marche au combat ſe ſent animé de courage & de confiance en penſant à ſes camarades ; l'idée des ennemis lui donne de la frayeur : toutes les nouvelles émotions qui réſultent de la premiere de ces penſées augmentent ſon courage ; tandis que les mêmes émotions, en réſultant de la ſeconde, le rendent plus craintif. Voilà pourquoi la diſcipline militaire exige de l'uniformité, & de la propreté dans les vêtemens, des tailles avantageuſes, des évolutions régulieres : l'éclat & la dignité qu'on met dans l'art de la guerre encourage nos armées & celles de nos alliés ; mais ces mêmes objets, quoique agréables & beaux par eux-mêmes, nous effrayent quand nous les remarquons dans l'armée ennemie.

L'Eſpérance eſt de ſa nature une paſſion agréable, elle tient à la bienveillance & à l'amitié : avec tout cela elle ſert à échaufer la bile, lorſque la colere eſt la paſſion dominante de l'ame,

Spes

Spes addita ſuſcitat iras.

dit Virgile.

2. Nous venons de voir que deux paſſions, indépendantes l'une de l'autre, ſe changent pourtant l'une dans l'autre, lorſqu'elles agiſſent en même tems. De-là il s'enſuit que toutes les fois que les biens ou les maux, outre le déſir & l'averſion, qui en ſont les effets naturels, produiſent encore une impreſſion particuliere, cette derniere ajoûte au déſir ou à l'averſion une nouvelle force, & en augmente l'impétuoſité.

3. Cela arrive ſouvent lorſque l'ame eſt en proye à des paſſions contraires; car il faut bien obſerver que cette contrariété cauſe une nouvelle fermentation dans les eſprits, & qu'elle excite plus de déſordre que ne feroient deux paſſions d'égale force, agiſſantes de concert: la nouvelle émotion ſe mêle avec ſon antagoniſte; & ſouvent elle lui communique un degré de véhémence qui ſans ce choc n'auroit jamais pû avoir lieu. Nous déſirons naturellement tout ce qui eſt défendu, & les actions inter-

terdites par les loix ſont celles pour lesquelles nous avons le plus de penchant : le ſouvenir de nos devoirs eſt ſouvent trop foible pour ſurmonter nos paſſions ; & alors ce combat que nos principes leur livrent les irritent, au lieu de les calmer.

4. Cet effet eſt le même, ſoit que l'oppoſition naiſſe de motifs intérieurs, ſoit des obſtacles de dehors : dans l'un & l'autre cas la paſſion augmente : les efforts que nous faiſons pour triompher des obſtacles agitent les eſprits ; la paſſion en devient plus vive.

5. L'incertitude a les mêmes ſuites. L'agitation de la penſée qui paſſe, tour à tour, d'un point de vûe à l'autre, & la variété des paſſions qui ſe ſuccedent mettent le trouble dans l'eſprit ; & ce trouble tourne au profit de la paſſion dominante.

La ſécurité, au contraire, affoiblit les paſſions : l'ame abandonnée à elle-même tombe dans un état de langueur, ſon feu s'éteint auſſitôt que le ſoufle des paſſions ceſſe de le ranimer. Ces raiſons ayant encore lieu dans le Déſeſpoir, les effets en-

en font les mêmes que ceux de la sécurité, quoique d'ailleurs ces deux situations soient diamétralement opposées.

6. Il y a un art de déguiser les choses qui produit de grandes passions : on couvre une partie de l'objet d'une ombre légere, qui en laisse entrevoir assez pour prévenir en sa faveur, & qui en cache assez pour donner carriere à l'imagination. Deux choses contribuent ici à accélérer le mouvement des esprits, & à donner plus de vie à la passion, la premiere c'est l'incertitude, compagne inséparable de l'obscurité, la seconde l'effort de l'imagination, qui tend à completter une idée qui n'est qu'ébauchée.

7. Si les choses contraires produisent le même effet, comme nous venons de le remarquer par rapport au Désespoir & à la sécurité ; la même chose produit aussi des effets contraires. L'absence augmente ou diminue les passions, selon les circonstances dont elle est accompagnée. Mr. de la Rochefoucault a fort bien observé qu'elle détruit les passions foibles, & renforce les grandes passions, tout comme le vent

éteint une bougie, & rend les flames d'un incendie plus terribles. Une longue absence affoiblit naturellement nos idées, & par là diminue les passions correspondantes ; mais lorsque ces passions sont assez vives pour subsister par elles mêmes, les peines de l'absence leur donnent une nouvelle impulsion.

8. Lorsque nous nous appliquons à faire une action, ou à concevoir un objet auquel nous ne sommes pas accoûtumés, nous sentons un certain défaut de souplesse dans nos facultés : nos esprits animaux ont de la peine à couler dans cette nouvelle direction ; mais cette peine même les agite ; elle est l'origine de l'admiration, de la surprise, & de toutes les émotions que nous cause la nouveauté : cette difficulté nous procure une espece d'agrément, attaché à tout ce qui anime l'esprit dans un degré modique; cependant, comme la surprise nous cause des agitations, elle doit, selon nos principes, augmenter les peines aussi bien que les plaisirs: aussi cela arrive-t-il : tout ce qui est nouveau nous affecte d'avantage, c'est-à-dire plus agréa-

ble-

blement, ou plus désagréablement, qu'il ne devroit le faire : à mesure que nous le revoyons, la nouveauté s'use, les passions s'appaisent, le mouvement des esprits se rallentit, & nous le regardons d'un œil plus tranquille.

9. L'imagination est bien étroitement unie aux affections ; sa vivacité fait leur force. De-là vient que dans la recherche des plaisirs nous sommes plus portés vers ceux qui nous sont familiers que vers d'autres, beaucoup plus grands, dont nous ne connoissons pas bien la nature : c'est que nous pouvons nous former une idée nette & déterminée des premiers ; au lieu que des seconds nous ne savons autre chose, si ce n'est en général que ce sont des plaisirs.

Un plaisir que nous avons goûté depuis peu, & dont la memoire est récente, fait plus d'impression sur la volonté qu'un plaisir dont les traces sont presque effacées de notre souvenir.

Les plaisirs assortissans à notre façon de vivre se font désirer d'avantage que ceux qui sont étrangers à notre plan de vie.

Rien n'eſt plus propre à émouvoir les paſſions que cette éloquence qui peint les objets de fortes & de vives couleurs. L'opinion d'autrui, ſi elle eſt ſoutenue de quelque paſſion, a un grand pouvoir ſur notre eſprit; elle fait que nous nous laiſſons dominer par une idée à laquelle ſans cela nous n'aurions peut-être pas fait attention.

Il eſt à remarquer que les paſſions ſont d'autant plus vives que l'imagination eſt plus enflammée. A cet égard, comme à bien d'autres, la force des paſſions dépend pour le moins autant de notre tempérament que de la nature ou de la ſituation des objets.

Ce qui eſt éloigné de nous, ſoit en tems ſoit en lieu, n'a pas tant d'efficace que ce qui eſt contigu, & dans la proximité.

* * * *

Je ne prétens pas avoir épuiſé mon ſujet. Il me ſuffit d'avoir fait voir que l'origine & le jeu des paſſions ſont aſſujettis à un méchaniſme régulier : & que cette matiere eſt ſuſceptible d'une analyſe auſſi exacte que le ſont les Loix du mouvement, l'Optique, l'Hydroſtatique, & toutes les autres parties de la Philoſophie Naturelle.

DIS-

DISSERTATION

SUR LA

TRAGEDIE.



DISSERTATION
SUR LA
TRAGEDIE.

IL semble d'abord qu'il soit impossible de rendre raison du plaisir que goûtent les spectateurs d'une belle Tragédie: ce plaisir naît de passions qui en elles mêmes sont désagréables, de la tristesse, de l'angoisse, de la terreur: plus nous sommes touchés, plus nous sommes émus; plus le Spectacle nous enchante; & aussitôt que ces passions cessent de nous agiter, la piece est finie. Dans le genre Tragique on ne souffre, tout au plus, qu'une scene où regne la joye pure; encore faut il que ce soit la derniere: s'il y en a d'autres qui of-

offrent une foible lueur de plaisir ; elles ne sont là que pour augmenter la douleur par voye de contraste. Le poëte employe tout son art à exciter & à entretenir dans nos esprits l'indignation & la pitié, la colere & la terreur : plus il sait nous affliger, plus nous sommes contens ; & nous le sommes au plus haut point, lorsque par des larmes, des cris, & des sanglots nous pouvons soulager nos cœurs opprimés de compassion & d'attendrissement.

Un phénomene aussi singulier n'a point échappé à ce petit nombre de Critiques qui ont eu quelque teinture de Philosophie; ils ont tâché d'en découvrir les causes, & de l'expliquer.

L'Abbé *Dubos*, dans ses Réflexions sur la Poësie & la Peinture, pose pour base que rien n'est plus désagréable à l'esprit que cette langueur, ce désœuvrement, cette indifférence où il tombe, lorsqu'il est vuide de passions. Pour sortir d'un état qui lui pese si fort, il a recours à tout ce qu'il croit pouvoir l'amuser ou le distraire, au travail, au jeu, aux spectacles,

cles les plus ſanglans, comme ſont par exemple les exécutions, pourvû qu'en lui donnant des paſſions ils puiſſent détourner ſon attention de lui même; & il ne lui importe quelles paſſions, qu'elles ſoient déſagréables, triſtes, mélancoliques, déreglées; il les préfere toujours à cette langueur inſipide qui naît du repos & de la tranquillité.

On ne ſauroit nier qu'il n'y ait bien des choſes ſatisfaiſantes dans cette explication. Dans une ſale où il y a pluſieurs tables de joueurs, la compagnie s'attroupe autour de celle où l'on joue le plus gros jeu, quand même on y joueroit avec moins d'intelligence qu'aux autres: c'eſt qu'on y voit, ou du moins qu'on s'imagine de voir des paſſions proportionnées à la grandeur du gain ou de la perte: & l'intéret que l'on y prend, faiſant en quelque maniere reſſentir le contrecoup de ces paſſions, ſert à nous amuſer pendant quelques momens: le tems paſſe plus vîte, & nous nous trouvons ſoulagés de l'ennui qui nous accable dans la ſolitude.

Les menteurs de profession outrent tout, les événemens finistres aussi bien que les événemens heureux: toutes fortes de périls, de souffrance, de misere, de maladie, de mort, d'assassinat, de cruauté, de même que la joye, la beauté, la bonne humeur, la magnificence, tout cela, dis-je, grossit dans les récits qu'ils en font, & devient, en passant par leur bouche, plus important qu'il n'étoit en effet. Par ce secret quelque absurde qu'il soit, ils brillent dans les cercles; ils fixent l'attention des assistans; le merveilleux dont ils brodent leurs contes attache ceux qui les écoutent, en communiquant à leurs ames les passions ou les mouvemens qu'il est en droit de produire.

Cette solution est donc très ingénieuse; cependant elle laisse quelque chose à désirer: on ne peut l'appliquer, dans toute son étendue au sujet que nous traitons; voici en quoi consiste la difficulté. Les malheurs dont la représentation nous charme dans la Tragédie, s'ils arrivoient en effet sous nos yeux, nous causeroient une affliction vraye & très sensible; cependant

c'est

c'eſt alors qu'ils ſembleroient devoir être le remede le plus efficace contre l'indolence & la langueur. Il paroit que Mr. de Fontenelle ait ſenti cette difficulté: il s'y prend d'une autre façon pour expliquer ce phénomene; ou du moins il ajoûte à la théorie de l'Abbé Dubos ce qu'il croit néceſſaire pour la perfectionner.

„ Le plaiſir & la douleur, dit il, qui „ ſont deux ſentimens ſi différens, ne „ different pas beaucoup dans leur cauſe. „ Il paroit par l'exemple du chatouille„ ment que le mouvement du plaiſir, „ pouſſé un peu trop loin, devient dou„ leur, & que le mouvement de la dou„ leur, un peu modéré, devient plaiſir. „ De là vient encore qu'il y a une triſteſ„ ſe douce & agréable, c'eſt une douleur „ affoiblie, & diminuée. Le cœur aime „ naturellement à être remué, ainſi les „ objets triſtes lui conviennent, & même „ les objets douloureux, pourvû que „ quelque choſe les adouciſſe. Il eſt „ certain qu'au Théatre la repréſentation „ fait preſque l'effet de la réalité; mais „ enfin elle ne le fait pas entierement; „ quel-

„ quelque entraîné que l'on soit par la „ force du Spectacle, quelque empire que „ l'imagination & les sens prennent sur la „ raison, il reste toujours au fond de „ l'esprit je ne sais quelle idée de la fausseté de ce qu'on voit. Cette idée, „ quoique foible & enveloppée, suffit „ pour diminuer la douleur de voir souffrir „ quelqu'un que l'on aime, & pour réduire cette douleur au degré où elle commence à se changer en plaisir. On „ pleure les malheurs d'un Héros à qui „ l'on s'est affectionné, & dans le même „ moment on s'en console, parcequ'on „ sait que c'est une fiction; & c'est justement de ce mêlange de sentimens que „ se compose une douleur agréable, & „ des larmes qui sont plaisir. De plus „ comme cette affliction qui est causée par „ l'impression des objets sensibles & extérieurs est plus forte que la consolation „ qui ne part que d'une réflexion intérieure, ce sont les effets & les marques de „ la douleur qui doivent dominer dans ce „ composé." (*a*). Cet-

(*a*) *Réflexions sur la Poëtique* §. XXXVI.

Cette ſolution paroit juſte & convaincante; & avec tout cela il lui manque peut-être encore quelque choſe pour épuiſer le phénomene. Les paſſions que l'Eloquence excite, tout comme celles qui naiſſent de la Peinture & de la repréſentation théatrale, ont un agrément infini; les épilogues de Ciceron ſur-tout font les délices de tout lecteur qui a du goût & de l'intelligence, il y en a qu'on ne lira gueres ſans ſe ſentir ému juſques au fond du cœur: le ſuccès de cet orateur dans cette partie de ſes harangues fait aſſurément ſon principal mérite: jamais les juges, ou ceux qui compoſoient ſon auditoire ne goûtoient plus de plaiſir que lorſque les larmes couloient de tous les yeux: & jamais l'orateur n'étoit plus applaudi que lorſqu'il les faiſoit couler. La deſcription pathétique du maſſacre des Capitaines de Sicile, ordonné par Verres, eſt un chef d'œuvre dans ce genre; mais perſonne penſeroit il qu'il eût pris plaiſir à aſſiſter à une ſcene auſſi horrible? Cependant on ne ſauroit dire que la triſteſſe ſoit ici adoucie par la fiction: tous les auditeurs étoient con-

convaincus de l'exacte vérité de l'événement, avec toutes ses circonstances. Qu'est-ce donc qui tire ici, pour ainsi parler, le plaisir du sein même de la douleur ? & quel plaisir ? un plaisir qui conserve tous les traits & tous les symptomes de la plus profonde affliction.

Je répons que cet effet qui paroit si extraordinaire est dû à l'Eloquence même qui peint, avec tant de vérité, cette scene d'horreur : le génie qui sait animer un pareil tableau, l'art qui rassemble tous les traits touchans, le jugement qui les met chacun à sa place, l'exercice, dis-je, de tous ces sublimes talens, joint à la force de l'expression, & à la cadence harmonieuse des nombres oratoires, voilà ce qui charme les auditeurs, & les pénétre des sentimens les plus délicieux : non seulement les passions tristes sont effacées & détruites par des passions contraires ; elles deviennent elles mêmes agréables, & concourent à grossir, pour ainsi dire la masse du plaisir que l'Eloquence fait naître. La même énergie déployée dans un sujet qui n'intéresse point

point ne plairoit pas la motié autant, ou plûtôt paroitroit ridicule; notre ame, demeurant dans le calme de l'indifférence, ne trouveroit plus de goût aux beautés de ces images & de ces expressions qui soûtenues de quelque passion nous procurent un plaisir si exquis. Le sentiment du beau donne une nouvelle direction aux mouvemens impétueux de la tristesse, de la pitié, & de la colere: il s'empare de toute la capacité de l'ame, il domine sur toutes ses émotions, il les convertit en sa propre nature ou du moins leur en donne une teinte assez forte pour changer entierement la leur. L'ame étant tout à la fois agitée par la passion, & transportée par l'Eloquence, ces deux impressions se confondent en une, qui est délicieuse.

Le même principe a lieu dans la Tragédie: à quoi nous pouvons ajoûter que la Tragédie est une imitation; & que toute imitation plait par elle même. Cela contribue, sans doute, à ôter aux passions ce qu'elles ont de triste, ensorte que sur le tout il ne reste qu'un sentiment uniforme, une jouissance agréable. Les objets

objets les plus triſtes, & les plus terribles nous plaiſent ſur la toile, & même d'avantage que les plus beaux objets qui n'ont rien d'intéreſſant. (*a*) Le mouvement que la paſſion imprime à l'ame lui communique un feu, une activité, une véhémence extraordinaire; enfin, par la force de l'impreſſion dominante, tout cela ſe transforme en plaiſir. Ce n'eſt dont pas ſimplement en diminuant & en affoibliſſant la triſteſſe que les fictions Tragiques temperent les paſſions; cela ſe fait plûtôt par l'infuſion d'un nouveau ſentiment, ſi l'on me permet cette façon de parler. On peut affoiblir par degrés une douleur réelle juſqu'à la faire ceſſer; cepen-

(*a*) Les peintres expriment la triſteſſe, & la douleur, auſſi bien que lcs autres paſſions; mais ſans y appuyer autant que les poëtes: ceux-ci, au contraire, quoiqu'ils copient tous les mouvemens de l'ame, paſſent fort légérement ſur les ſenſations agréables. Le peintre ne repréſente qu'un inſtant, & s'il peut le remplir de paſſion il eſt ſûr de plaire au ſpectateur; au lieu que pour varier les ſcenes, les intrigues, les ſentimens le poëte n'a d'autre reſſource quc d'employer la triſteſſe, l'angoiſſe, la terreur; une joye complette produiſant le repos & la ſécurité, l'action ceſſe & l'intérêt s'éteint.

pendant dans aucune de ses dégradations vous ne sentirés du plaisir, à moins que ce ne soit par accident, comme il arriveroit, par exemple, à un homme plongé dans une léthargique indolence lorsqu'il viendroit à sortir de cet état.

Pour confirmer cette Théorie il suffira de produire d'autres exemples, par lesquels on puisse voir que les passions subordonnées se changent en la passion dominante, ou lui prêtent de nouvelles forces, lors même qu'elles sont d'une nature différente, & souvent, lorsqu'elles sont d'une nature contraire.

La nouveauté nous attire; & nous rend attentifs: les mouvemens qu'elle excite se changent toujours en une passion rélative à l'objet qui est nouveau, & transmettent à cet objet toute leur activité. Qu'un évenement fasse naître la joye ou la tristesse, l'orgueil ou la honte, la bienveillance ou le ressentiment: ces émotions seront toujours d'autant plus vives que cet événement sera plus nouveau ou plus rare; & quoique la nouveauté soit agréable par elle même; l'on voit pourtant qu'elle

augmente nos peines aussi bien que nos plaisirs.

Votre dessein est il de m'émouvoir par le récit de quelque avanture? n'allés pas d'abord m'en montrer le dénouement: attendés que ma curiosité soit piquée: impatientés moi pendant quelque tems. C'est l'artifice dont se sert *Jago* dans la fameuse scene du *Maure de Venise:* On ne sauroit voir ce spectacle, sans remarquer combien l'impatience d'*Othello* augmente sa jalousie: on y voit, pour ainsi dire, à l'œil, la passion subalterne se transformer dans la passion principale.

Les obstacles irritent les passions, de quelque genre qu'elles puissent être; c'est qu'ils attirent notre attention, font mouvoir nos forces actives, & par là produisent des efforts qui favorisent le jeu de la passion dominante.

Les peres & les meres ont ordinairement une prédilection marquée pour celui de leurs enfans dont le tempérament foible & les infirmités leur ont causé le plus d'inquiétude, & leur ont rendu son éducation plus pénible. Le sentiment de la peine renfor-

ce

ce ici l'affection, qui est un sentiment agréable.

Il n'y a rien qui nous rende nos amis si chers que le risque de les perdre. Le plaisir de vivre avec eux est bien moins puissant à cet égard que l'appréhension de leur mort.

La Jalousie est une passion désagréable; & cependant l'Amour, qui est un plaisir, ne sauroit gueres s'en passer, ou du moins ne sauroit être bien vif sans en être accompagné. Tous les amans se plaignent des tourmens de l'absence; & avec tout cela les petites absences sont ce qu'il y a de plus favorable pour l'Amour; si les longues y nuisent ce n'est que parceque le tems nous y accoûtume, & nous apprend à les supporter. La Jalousie & l'absence composent en amour ce que les Italiens nomment le *dolce piccante*, en quoi, selon eux, consiste l'essence du plaisir.

L'ainé des Plines a fait une observation, très belle & très délicate, qui répand un jour merveilleux sur mon principe. *C'est*, dit-il, *une chose remarquable*

que les derniers ouvrages des célebres artistes, que la mort les empêcha de finir, sont ceux dont on fait le plus de cas. Tels sont, par exemple, l'Iris *d'*Aristide ; *les* Tyndarides *de* Nicomaque, *la* Medée *de* Timomaque, *&* *la* Venus *d'*Apelle, *que l'on met bien au-dessus de leurs productions les plus parfaites. On étudie soigneusement les traits ébauchés, & les idées à demi exécutées ; enfin, ce qui ajoûte au plaisir c'est le regret même que nous donnons à ces mains habiles que la mort a flétries dans le tems qu'elles travailloient à ces chef-d'œuvres.* (a)

Ces exemples, dont on pourroit considérablement augmenter le nombre, nous donnent quelque notion des analogies que la Nature observe : nous voyons à pré-

(a) *Illud vero perquàm rarum ac memoriâ dignum, etiam suprema opera artificum, imperfectasque tabulas, sicut Irin Aristidis, Tyndaridas Nicomachi, Medeam Timomachi, & quam diximus, Venerem Apellis in majori admiratione esse quam perfecta. Quippe in iis lineamenta reliqua, ipsæque cogitationes artificum spectantur, atque in lenocinio commendationis dolor est manûs, cum id ageret, extincta.* L. XXXV. cap. 11.

présent que ce que nous avions d'abord pris pour un grand paradoxe ne l'est point ; & qu'il n'y a rien de si extraordinaire dans cette espece de plaisir que la Poësie, l'Eloquence, & la Musique savent tirer de la douleur, de la tristesse, de l'indignation & de la pitié. Les images fortes, les expressions énergiques, un discours bien cadencé, une belle imitation, chacune de ces choses à son agrément propre : lorsque tous ces agrémens se réunissent dans un objet qui tient à quelque passion subordonnée, ils l'absorbent, la forcent à changer de nature, & à grossir la somme totale du plaisir. Cette passion seroit peut-être douloureuse si elle naissoit toute seule ; mais ici les charmes des beaux arts en ont émoussé la pointe ; ce n'est plus que mollesse, douceur, volupté.

Pour mieux s'en convaincre on n'a qu'à remarquer les cas où le mouvement des passions domine sur celui de l'imagination ; on verra qu'il arrive précisément le contraire : le second de ces mouvemens, étant alors subordonné au pre-

 mier,

mier, se change en sa nature, & concourt à augmenter la peine & l'affliction que celui-ci a fait naître.

Croiroit on que ce fût un bon moyen de consoler un pere affligé de la mort d'un fils tendrement chéri que de lui exagérer, avec beaucoup d'éloquence, la grandeur de sa perte? Tout au contraire, plus vous mettés de l'imagination & du pathétique dans votre discours; plus vous augmentés sa douleur, & son désespoir.

On ne sauroit douter que la honte, la confusion, la terreur, & par conséquent les peines ne soient devenues plus grandes dans l'esprit de Verres, à mesure que Ciceron, qui haranguoit contre lui, s'animoit d'avantage, & mettoit plus de véhémence & de chaleur dans son discours: ces passions qui agitoient le coupable étoient trop fortes pour que les beautés de l'élocution eussent pû les détruire: elles étoient produites & entretenues par le même principe qui dans les autres auditeurs excitoit la sympathie, la pitié, l'indignation; mais ce principe agis-

agiſſoit ſur lui dans un ſens contraire : la même éloquence qui charmoit les aſſiſtans, anéantiſſoit Verres.

Mylord Clarendon, lorſque dans ſon hiſtoire il en vient à la cataſtrophe du parti Royal, s'imaginant que cette narration ne pouvoit être qu'infiniment déſagréable, paſſe ſur la mort du Roi, ſans en toucher la moindre circonſtance : cette ſcene lui paroit trop affreuſe pour pouvoir être goûtée dans la deſcription, & même pour pouvoir être rappellée ſans cauſer de l'averſion & de la douleur. C'eſt que lui même, & ceux qui pouvoient le lire de ſon tems, avoient trop de part à ces événemens pour s'en reſſouvenir ſans peine & ſans répugnance ; au lieu que dans d'autres tems & l'Hiſtorien & le Lecteur regarderoient cette époque de l'Hiſtoire d'Angleterre comme la plus intéreſſante, & par conſéquent comme la plus agréable.

L'action qui fait le ſujet d'une Tragédie peut être trop ſanglante & trop atroce ; elle peut inſpirer une telle horreur qu'il ne ſera plus poſſible de la transformer

en un ſentiment agréable: alors la force de la diction, & la vivacité du coloris ne ſervent qu'à augmenter le déſagrément: on en voit l'exemple dans un de nos Drames qui a pour titre *la Belle Mere ambitieuſe*; Un vénérable vieillard, dans un accès violent de fureur & de déſeſpoir, ſe briſe la tête contre une colonne, & la fouille de ſa cervelle mêlée avec ſon ſang. Le Théâtre Anglois n'offre que trop de ces dégoûtantes images.

Il n'y a pas juſques aux ſentimens les plus communs de pitié qui pour donner une ſatisfaction complette ne demandent à être tempérés par quelque affection agréable. Les plaintes & les gémiſſemens de la vertu opprimée, le triomphe de la tyrannie & du vice forment un ſpectacle qui déplait, & que tous les grands maitres de l'art dramatique ont ſoin d'éviter. Pour renvoyer les ſpectateurs ſatisfaits, il faut ou que la vertu ſe change en un noble déſeſpoir, ou que le vice ſoit puni.

En jugeant les peintres d'après cette regle, il ſe trouvera que la plûpart d'entr'eux

tr'eux ont mal réussi dans le choix de leurs sujets ; travaillant pour les églises & les monasteres, ils se sont principalement exercés sur des scenes horribles, comme sont les martyres & les crucifixions : on ne voit dans leurs tableaux que tourmens, playes, exécutions, en un mot que des souffrances passives, sans action & sans sentiment. Détournent ils le pinceau de cette Mythologie spirituelle? c'est pour peindre les fables d'Ovide: ces sujets, il est vrai, ne manquent pas de passion, & sont assez gracieux ; mais à peine sont ils assez naturels, ou assez vraisemblables pour se soutenir sur la toile.

Ce n'est pas seulement dans la Poësie & dans l'art Oratoire que se découvrent ces effets de l'inversion de notre principe ; l'on en voit des traces dans la vie ordinaire des hommes. Par-tout où la passion subordonnée vient à se changer en passion dominante, elle engloûtit le sentiment qu'elle nourrissoit & fortifioit. Trop de jalousie étouffe l'Amour : trop de difficulté nous refroidit : trop d'infirmité & de

de maladie dans un enfant dégoûte ses parens, sur-tout s'ils ont plus d'amour propre que de tendresse.

Qu'y a-t-il de plus déplaisant que ces contes sombres, funestes, & désastreux dont les personnes mélancoliques entretiennent sans cesse ceux qui les approchent? La passion désagréable se trouvant ici toute seule, sans être mitigée ni par l'esprit, ni par le génie, ni par l'éloquence, il n'en résulte qu'un déplaisir tout pur, que rien n'est capable de tourner en satisfaction.



DIS-

DISSERTATION

SUR LA

REGLE DU GOUT.



DISSERTATION
SUR LA
REGLE DU GOUT.

IL n'y a perſonne qui ne ſçache par expérience que les goûts ſont différens, auſſi bien que les opinions : il ne faut ni de grandes lumieres, ni un grand uſage du monde pour s'appercevoir de cette différence : il n'y a point d'eſprit ſi borné qui ne la remarque dans le cercle étroit de ſes liaiſons ; car elle ſe fait déjà ſentir entre des hommes qui vivent ſous le même gouvernement, & qui dès leur tendre enfance ont été imbus des mêmes préjugés. Ceux qui ſont en état d'étendre la vûe jusqu'aux tems paſſés, & aux nations reculées

culées font encore bien plus frappés de ce contraste. Nous donnons le nom de barbare à tout ce qui s'éloigne de notre goût & de notre façon de penser; mais on nous le renvoye : il n'y a point d'esprit si suffisant qu'une suffisance égale à la sienne ne puisse démonter, & qui en voyant tant de sentimens opposés les uns aux autres ne pense au moins quelquefois que le tort pourroit bien être de son côté.

Si cette variété des goûts se fait déjà remarquer aux esprits qui ne sont pas des plus clairvoyans ; celui qui se donne la peine de l'approfondir la trouvera encore bien plus grande & bien plus réelle qu'elle ne le paroit. Dans les discussions sur la beauté & la laideur, il arrive souvent que l'on se sert des mêmes expressions générales sans être du même sentiment. Il y a dans chaque langue certains termes d'approbation & de blâme, dont tous ceux qui la parlent doivent se servir dans le même sens. S'agit il de savoir en quoi consiste la beauté d'une composition ? tout le monde s'accorde à louer l'élégance, l'usage des mots propres, la simplicité du stile,

ftile, & les penfées fpirituelles ; les phrafes ampoulées, l'affectation, la froideur & le faux brillant font généralement blâmés. En vient on aux détails ? cette uniformité apparente s'évanouit, il fe trouve qu'on n'avoit pas attaché la même fignification aux mêmes termes. Dans les matieres de fcience, & dans toutes celles qui font du reffort de l'opinion, c'eft précifément le contraire, le fond de la controverfe eft plûtôt dans les propofitions générales que dans les particulieres, & la différence eft le plus fouvent imaginaire auffitôt qu'on s'explique, la difpute finit, & l'on s'étonne que l'on ait pû fe quereller fur des fujets fur lefquels on penfoit la même chofe.

Ceux qui placent le fondement de la Morale dans le fentiment, plûtôt que dans la Raifon, y appliquent la premiere des obfervations que nous venons de faire ; ils croyent que fur toutes les queftions qui regardent la conduite & les mœurs les hommes font en effet plus partagés qu'ils ne le paroiffent. Il eft vrai que les écrivains de tous les tems & de toutes les nations

s'accordent à faire l'éloge de la justice, de l'humanité, de la grandeur d'ame, de la prudence, & de l'attachement à la vérité; les poëtes & les auteurs agréables ne font ici point d'exception: depuis Homere jusqu'à l'Archevêque de Cambrai, ils débitent tous les mêmes maximes, ils recommandent tous les mêmes vertus; & leur blâme tombe sur les mêmes vices. On attribue, pour l'ordinaire, ce consentement universel à la Raison qui dicte les mêmes préceptes à tous les hommes, & prévient toutes ces disputes auxquelles les sciences abstraites sont si fort exposées. Cette explication est satisfaisante en tant que ce consentement a lieu en effet; mais il faut convenir aussi qu'il n'existe souvent qu'en apparence, & que le langage nous fait illusion. Dans toutes les langues une idée honorable est attachée au mot de *Vertu*, & à ses synonymes, & une idée de blâme à celui de *Vice*: on ne sauroit sans une impropriété révoltante, joindre la notion de reproche à un terme que l'usage autorise à signifier une louange, ni prendre, ou employer comme une louange,

ge, ni prendre, ou employer comme une louange une expreſſion que l'Idiome a deſtiné pour dénoter un reproche. Quand Homere débite des préceptes généraux, tout le monde tombe d'accord de leur vérité ; il n'en eſt pas de même lorſqu'il peint des mœurs perſonnelles: il y a dans le courage d'Achille une férocité, dans la prudence d'Ulyſſe une duplicité qu'aſſurément Fenelon n'auroit jamais attribué à ſes héros. Le ſage Ulyſſe du Poëte Grec eſt un menteur de profeſſion, & d'inclination, qui ſouvent ne ment que pour mentir ; au lieu que dans le Poëme françois ſon fils pouſſe le ſcrupule juſqu'à ſubir les plus grands périls plûtôt que de ſe départir de la plus exacte vérité.

Les partiſans & les admirateurs de l'Alcoran font ſonner bien haut l'excellence de la morale répandue dans cette barbare production ; mais il faut croire que les mots arabes qui ſont rendus en françois par équité, juſtice, tempérance, douceur, charité ſont de nature à être toujours employés dans un bon ſens : ç'eût été trahir ſon ignorance que de les tradui-

re autrement, & ç'eût été une faute grossiere, non contre les mœurs, mais contre la langue, que de leur associer des épithetes qui n'eussent pas exprimé une approbation. Voulés vous savoir si les principes du prétendu Prophete ont été justes & conformes à la saine Morale ? suivés le dans sa narration : vous le verrés décorer des plus grands éloges des traits d'inhumanité, de trahison, de cruauté, de vangeance, & de bigotterie qui ne sauroient être tolérés dans aucune Société, pour peu qu'elle soit policée : point de regle fixe de Droit ; si une action est louée ou blâmée, ce n'est qu'autant qu'elle est favorable ou contraire aux intérets des vrais Croyans.

En vérité c'est un mérite bien mince que celui de débiter les loix générales de la science des Mœurs. Quelle vertu me recommanderés vous qui ne porte déjà sa recommandation avec elle dans le mot même qui sert à la désigner ? Celui qui inventa le terme de *Modestie*, & s'en servit le premier pour dénoter une chose louable, prêcha avec plus de clarté & de force

ce

ce le précepte qui dit *sois modeste* que ne le peut faire un Législateur ou un Prophete. De toutes les expressions celles qui outre leur sens propre marquent encore un certain degré de louange ou de blâme sont les moins sujettes à être perverties ou mal-entendues.

Il est bien naturel de chercher la *Regle du Goût*, je dis une regle au moyen de laquelle nous puissions concilier les divers sentimens des hommes, ou du moins décider entre ces sentimens, & savoir lequel il faut admettre, lequel il faut condamner.

Il est une philosophie qui nous ôte toute espérance de réussir dans cette recherche, & qui range la *Regle du Goût* dans la classe des découvertes impossibles. Il y a une énorme différence, vous diront ces philosophes, entre le Jugement & la Sensation: toute sensation est telle qu'elle doit être; ne se rapportant qu'à elle même, elle a toujours la réalité que nous y appercevons: il n'en est pas de même des déterminations de l'entendement, il s'en faut bien qu'elles ne soient toutes ce qu'el-

les devroient être ; comme elles sont rélatives aux choses de dehors, je veux dire à des choses réelles, à des choses de fait, il arrive souvent qu'elles ne répondent pas à leur archétype. De mille opinions différentes que l'on forme sur le même sujet, il ne peut y en avoir qu'une qui soit vraye, la difficulté c'est de la trouver; mais quand un même objet exciteroit mille sensations diverses, elles seroient toutes exactement ce qu'il faudroit qu'elles fussent : la sensation ne représente jamais ce qui existe réellement dans l'objet; elle ne marque qu'un rapport entre l'objet & nos organes ou nos facultés; & ce rapport a indubitablement lieu, puisque s'il n'avoit pas lieu la sensation n'existeroit pas. La beauté n'est pas une qualité inhérente dans les choses; elle n'est que dans l'ame qui les contemple; & chaque ame voit une beauté différente ; il se peut même que ce que l'un trouve beau l'autre le trouve laid ; & à cet égard nous devons tous nous en tenir à notre façon de sentir, sans prétendre que les autres sentent comme nous. Il n'est pas plus raisonnable de cher-

chercher la beauté ou la laideur réelle que de chercher le doux ou l'amer réel : le même objet peut être doux & amer, suivant la disposition des organes, & rien n'est plus vrai que le proverbe qui dit que l'on ne doit point disputer des goûts; ce qu'il faut absolument entendre du goût spirituel, aussi bien que du corporel: ainsi, une fois au moins, le sens commun s'accorde avec la philosophie, & même avec la philosophie sceptique, avec laquelle il est si souvent en contraste.

Cependant quoique cet axiome ait passé en proverbe, & semble par là avoir acquis la sanction du sens commun; il y a certainement une espece de sens commun qui lui est contraire, ou du moins qui le modifie & le restraint. Si quelqu'un, pour le génie & pour l'élégance, vouloit égaler Ogilby à Milton, ou Bunyan à Addisson, il passeroit pour aussi extravagant que s'il vouloit comparer une taupiniere au Pic de Teneriffe, ou un vivier à l'Océan : je ne nie pas qu'il ne puisse y avoir des lecteurs qui donnent la préférence aux premiers de ces écrivains; mais

leur jugement n'eſt d'aucun poids, & nous n'héſitons pas un moment de le traiter d'abſurde & de ridicule : alors nous oublions tout à fait le principe de l'égalité naturelle des goûts ; nous n'admettons ce principe que lorſque les objets nous paroiſſent à peu près égaux ; mais lorſque la diſproportion eſt ſi frappante, nous le regardons comme un paradoxe, ou plûtôt comme une abſurdité palpable.

Il eſt évident qu'aucune des loix que l'on obſerve dans la compoſition n'a pû être découverte en raiſonnant *a priori* : ces loix ne ſont point de ces conſéquences abſtraites que l'entendement tire des rapports éternels & immuables des idées ; leur fondement eſt le même que celui de toutes les ſciences pratiques, l'Expérience ; ce ne ſont que des obſervations générales ſur ce qui a plû dans tous les ſiecles, & dans tous les païs. Pluſieurs des beautés de la Poëſie, & même de l'Eloquence, empruntent leur éclat de la fiction, de l'Hyperbole, de la Métaphore, de phraſes détournées de leur ſignification naturelle : gardés vous bien de reprimer

ces

ces faillies de l'imagination, en réduisant chaque terme à la vérité & à l'exactitude qui regnent dans les livres des Géometres; ce feroit pécher contre les premiers préceptes de l'art critique, ces fortes d'ouvrages font univerfellement fifflés comme mauffades & infipides. Mais quoique la Poëfie ne puiffe s'affujettir à la vérité rigoureufe, elle a pourtant fes regles, que le génie découvre, ou que l'obfervation enfeigne : fi des écrivains qui les négligeoient ont fû plaire, ce n'eft pas à caufe de leur négligence; c'eft malgré elle; ils la rachetoient par d'autres beautés, plus conformes aux regles de l'art, & qui donnant un plaifir fupérieur au dégoût que les défauts pouvoient faire naître, les effaçoient pour ainfi dire, & les faifoient évanouir. Si l'Ariofte nous charme, ce n'eft ni par fes fables monftrueufes, & deftituées de toute vraifemblance, ni par le mêlange bizarre du ftyle férieux avec le ftyle comique, ni par fes contes découfus, & par fes perpetuelles interruptions; c'eft par la force & par la clarté du ftyle, par la variété des images, par la peinture na-

turelle des passions, sur-tout des passions gayes, & de celle de l'Amour: si les fautes où il tombe nous gâtent un peu le plaisir de cette lecture; elles ne sauroient le détruire. Mais dût ce plaisir résulter des parties de son Poëme que nous jugeons défectueuses; cela ne feroit pas une objection contre la Critique en général, mais seulement contre ces regles particulieres qui nous feroient regarder comme vicieux ce qui ne l'est pas : si ces endroits nous plaisent, ils ne sauroient être vicieux; ils ne le seroient pas même en supposant que la satisfaction qu'ils nous donnent fût tout à fait inattendue, & que l'on fût hors d'état de dire pourquoi ils plaisent.

Si je dis que toutes les regles générales sont fondées dans l'expérience, & dans les observations qui ont été faites sur les sentimens communs aux hommes, & affectées à la nature humaine; ce n'est pas qu'il faille s'imaginer que le sentiment de tous les hommes doive, dans tous les cas, s'accorder avec les regles. Ces sortes d'émotions de l'esprit sont d'une nature bien subtile

tile & bien délicate; pour les faire naître & agir avec facilité, avec précision, & d'une maniere conforme aux principes généraux, il faut un concours de plusieurs circonstances favorables; le moindre obstacle au dehors, le moindre désordre au dedans, dérange ces petits ressorts, & trouble le mouvement de la machine entiere. Si nous voulions faire une expérience de ce genre; si nous voulions, dis-je, éprouver, dans un cas particulier, le pouvoir qu'auroit sur nous la beauté ou la laideur, il faudroit avoir grand soin de choisir le tems & le lieu propre, & de monter l'imagination sur un ton convenable: la parfaite sérénité d'esprit, le recueillement, l'attention; si un seul de ces points nous manque, l'expérience est trompeuse, & nous ne portons que de faux jugemens sur la Beauté universelle; au moins la rélation que la Nature a établie entre la forme des objets & le sentiment devient plus obscure, & pour être discernée demande une discussion plus exacte: si nous en observons encore l'influence, ce n'est pas que chaque beau trait produise en nous un effet

fet distinctement marqué; nous sommes alors entraînés par l'admiration générale & constante, accordée à ces ouvrages, que nous voyons survivre aux caprices de la mode, & triompher de tous les efforts de l'ignorance & de l'envie.

Le même Homere qui charma, il y a deux-mille ans, Athenes & Rome est encore admiré à Londres & à Paris; les changemens de climat, de gouvernement, de religion, & de langage n'ont pû ternir sa gloire. La cabale ou le préjugé peuvent, pendant un tems, mettre en vogue un mauvais poëte, ou un mauvais orateur; mais sa réputation ne sera ni universelle ni durable; l'œil critique de la postérité, ou même de ses contemporains qui sont d'une autre nation, éclairera ses ouvrages; aussitôt l'enchantement se dissipe; ses défauts paroissent dans tout leur jour. Les productions du vrai génie ont un sort tout opposé: plus elles durent, plus elles sont répandues; plus aussi elles sont sincerement admirées. L'envie & la jalousie dominent dans les cercles étroits; la familiarité même dans laquelle nous vivons avec un auteur

teur peut diminuer l'estime que nous devons à ses ouvrages; mais ces obstacles n'ont pas plûtôt disparu que les beautés dont ces ouvrages brillent, beautés faites pour donner un plaisir immédiat, reprennent leur ascendant sur tous les esprits, & le maintiennent dans tous les siecles.

Il paroit donc que malgré toutes les variations & tous les caprices du Goût il y a des principes certains d'approbation & de blâme, dont un esprit curieux & attentif peut suivre les opérations. Certaines formes, certaines qualités sont faites pour plaire ou pour déplaire, en vertu de leur nature & de ce qui les constitue: s'il arrive qu'elles manquent leur effet, cela ne vient que de l'imperfection de l'organe qui en reçoit l'impression: un homme qui a la fievre ne prétendra pas que pour juger des saveurs on s'en rapporte à son palais; celui qui a la jaunisse ne s'arrogera point de décider des couleurs. Il y a, pour toutes les créatures, un état de santé, & un état malade, & la regle du Goût ne regarde que le premier. Le consentement unanime des hommes dont les organes sont en bon

bon état nous fournit l'idée de la beauté parfaite & univerfelle : c'eft ainfi que nous nommons la vraye couleur, ou la couleur réelle d'un objet celle qu'une vûe bien conftituée apperçoit dans cet objet expofé au grand jour : quoique nous n'ignorions pas que les couleurs ne font que des apparences & des phénomenes fenfibles.

Les organes intérieurs font fujets à bien des défauts, qui détournent, ou du moins qui affoibliffent l'influence de ces principes généraux dont dépendent les fentimens du beau & du difforme. S'il y a des objets qui en vertu de la conftitution de notre efprit font deftinés à nous affecter agréablement ; ce n'eft pas à dire que chaque individu en fera affecté de cette maniere : il y a des fituations dans lefquelles ces objets renvoyent une fauffe lueur, ou bien ne portent pas dans l'imagination l'impreffion qu'ils devroient y porter.

Ce qui empêche bien des perfonnes d'avoir le vrai fentiment du beau, c'eft qu'il leur manque cette délicateffe qui feule peut nous rendre fenfibles aux plus fubtiles émotions. Cette délicateffe, tout

le

le monde prétend l'avoir; chacun en parle, chacun voudroit ériger son goût particulier en regle du Goût; mais comme dans cette Dissertation nous nous sommes proposé de nous servir des lumieres de l'entendement pour éclaircir des matieres qui regardent le Goût, il sera nécessaire de chercher une définition plus exacte de la délicatesse qu'on n'en a donné jusqu'ici. Pour ne pas puiser dans des sources trop profondes, nous aurons recours à un événement très connu, tiré des avantures de Don-Quichotte.

Ce n'est pas à tort, dit Sancho à l'Ecuyer au grand nez, que je prétens me connoitre en vin; ce talent est héréditaire dans ma famille. Un jour deux de mes parens furent requis de dire leur sentiment sur une barrique de vin : ce vin, étant vieux & d'une bonne année, devoit être exquis. Le premier le goûte, le considere, & après mûre réflexion prononce que le vin est très bon, à cela près qu'il lui trouve un petit goût de cuir. Le second, après avoir usé des mêmes précautions, décide aussi en faveur du vin à la reserve

d'un

d'un goût de fer, qui lui paroit très ſenſible. Vous ne croiriés jamais combien on ſe moqua d'eux; mais qui fut le dernier à rire: la barrique étant vuidée, on trouve au fond une vieille clef, attachée à une courroye.*

Si l'on refléchit ſur la grande reſſemblance qu'il y a entre le goût ſpirituel & le goût corporel, il ſera facile de faire l'application de ce conte. Quoiqu'il ſoit certain que le beau & le laid n'existent pas d'avantage dans les objets que le doux & l'amer; & que toutes ces qualités n'ont également leur exiſtence que dans le ſentiment interne ou externe; il faut pourtant qu'il y ait dans les objets des choſes propres à produire tel ou tel ſentiment; or

* *Quoique cet exemple explique merveilleuſement la Théorie de notre auteur ; je crains que bien des lecteurs ne le trouvent trop bas & trop ignoble pour entrer dans une tractation ſérieuſe , & que l'on ne reproche à Mr. Hume d'avoir péché contre la regle du goût dans l'endroit même où il veut l'établir. On ne ſera pas le même reproche à Mr. de la Motte, qui l'a mis en fable : il eſt là fort à ſa place : c'eſt le propre de la Fable de cacher les vérités les plus importantes ſous des images communes & familieres.* R. du. T.

or comme ces chofes peuvent s'y trouver en petite quantité, ou bien être mêlées, ou comme delayées les unes dans les autres, il arrive fouvent que des ingrédiens auffi fubtils ne frappent point le fentiment, & que l'on n'eft point affecté de chaque goût particulier, mêlé & confondu avec le goût total. Lorfqu'un homme a les organes d'une fineffe à qui rien n'échappe, & d'une précifion qui faifit tout ce qui entre dans le compofé, nous difons qu'il a le goût délicat, foit que nous employions ces termes dans un fens naturel, foit que nous les employions dans un fens métaphorique. Ici donc les regles générales qui déterminent la beauté font d'un grand ufage: ces regles fe fondent, en partie fur des modeles, en partie fur l'obfervation des chofes qui plaifent ou déplaifent très fortement, lorfqu'on les confidere à part: fi les mêmes chofes, fondues dans un mélange où elles font en moindre quantité, ne caufent pas un plaifir ou un déplaifir fenfible, nous l'attribuons à un manque de délicateffe. Fixer ces regles générales, ou ces modeles indifputables, c'eft trouver

ver cette clef & cette courroye qui justifierent la décision des parens de Sancho, & confondirent les prétendus juges qui la condamnoient: quand on n'auroit jamais vuidé la barrique; le goût des premiers eût été également fin, & celui des autres également grossier; mais il eût été plus difficile de le prouver aux assistans. Il en est de même de l'art d'écrire: quand cet art ne seroit point connu; quand on n'auroit ni méthode, ni principes, ni modeles pour juger des beautés de cette espece; cela n'empêcheroit pas qu'il n'y eut des goûts plus ou moins rafinés, & que l'on ne dut préférer les uns aux autres; mais comment réduire au silence un Critique ignorant, résolu de ne point démordre de son avis, & de ne jamais céder? il faut pour cela pouvoir produire un principe qu'il n'ose contester: il faut éclaircir ce principe par des exemples où de son propre aveu la beauté est conforme aux regles: enfin il faut lui montrer que dans le cas dont on veut le faire convenir, les mêmes regles ont lieu, quoiqu'il ne s'en soit pas apperçu. De tout cela il conclura qu'il ne doit s'en pren-

prendre qu'à lui même, & qu'il n'a pas le goût assez délicat pour sentir tout ce qui est beau dans un ouvrage, & tout ce qui ne l'est pas.

La perfection de nos sens & de nos fafacultés consiste à saisir jusques aux plus légeres nuances, & à ne rien laisser échapper. L'excellence de l'organe du goût ne se mesure pas par la force des saveurs qu'il peut supporter, mais par cette sensibilité qui distingue jusqu'aux ingrediens les plus minces, qui sépare, pour ainsi dire, les parties les plus déliées du tout où elles sont en confusion: c'est ainsi que la perception vive de la Beauté & de la Difformité fait la perfection du goût spirituel: l'homme de goût est mécontent de lui même, tant qu'il soupçonne qu'il peut rester dans un ouvrage, quelque beauté ou quelque défaut auquel il n'ait pas pris garde: en intéressant la perfection de son sentiment, cela intéresse sa perfection personnelle, & ces deux intérêts n'en font qu'un. Un palais trop friand fait souvent notre supplice, & celui de nos amis; au lieu qu'un goût délicat en fait d'esprit ou de beauté

eſt toujours un bien, une qualité déſirable, la ſource des plaiſirs les plus exquis & les plus innocens dont nous puiſſions jouir: tout le monde en convient: partout où la délicateſſe du goût eſt reconnue, elle emporte tous les ſuffrages; & pour la faire reconnoitre il n'y a pas de plus ſûr moyen que d'en appeller à ces modeles & à ces principes qui ſont conſacrés par l'approbation univerſelle de tous les peuples & de tous les tems.

La Nature a extrêmement différencié les degrés de délicateſſe qu'elle a mis dans les eſprits; mais quelle que ſoit cette différence; il eſt certain que dans chaque art, dans chaque genre du beau, ce talent ſe perfectionne par l'uſage, par l'étude, & par la contemplation aſſidue des modeles. Lorſqu'un objet ſe préſente pour la premiere fois à l'œil ou à l'imagination, il n'excite qu'un ſentiment obſcur & confus; & l'eſprit n'eſt gueres capable de juger de ſes mérites ou de ſes défauts: il n'en apperçoit pas encore les diverſes beautés; encore moins diſtingue-t-il le caractere propre, la qualité, & le degré de cha-

chacune d'entre elles, il fait tout au plus que l'ensemble est beau ou difforme; & ce jugement même il ne le porte qu'en doutant & en hésitant, parcequ'il craint d'être la dupe de son peu d'expérience. Laissés lui le tems d'en acquérir: son goût se rafinera: non seulement il connoitra les beautés & les défauts des parties; mais il indiquera les marques caractéristiques de chaque qualité, & saura l'apprécier à sa juste valeur: chaque objet excitera en lui un sentiment clair & développé; il discernera jusqu'au genre & au degré de plaisir ou de déplaisir que chaque partie est propre à produire. Dès lors le brouillard qui sembloit lui voiler les objets se dissipe, ses organes jouent avec plus d'aisance & de perfection, il décide du prix des choses sans craindre de se tromper: en un mot, cette adresse, cette dextérité que l'exercice donne à l'ouvrier, il la donne encore à celui qui juge de l'ouvrage.

Telle est la prérogative de la routine qu'on ne sauroit juger d'un écrit qui est de quelque importance sans l'avoir lû

plus d'une fois, sans l'avoir envisagé sous différens points de vûe, & sans y avoir mûrement reflêchi. Une premiere lecture ne se fait jamais de sens rassis: on se précipite, on ne fait que voltiger sur les idées, on ne voit pas ce qui est véritablement beau, on ne saisit pas les proportions & le rapport des parties, on ne remarque pas le caractere du style; les perfections & les défauts, enveloppés d'une espece de nuage, se présentent d'une maniere peu distincte à l'imagination: pour ne pas dire qu'il y a des beautés superficielles, de petites fleurs, qui plaisent d'abord, mais qui n'étant faites pour exprimer ni des raisonnemens ni des passions, nous paroissent bientôt fades & insipides, ne nous inspirent plus que du dégoût & du dédain, ou du moins dont nous mettons la valeur à un rabais considérable.

On ne sauroit s'exercer long-tems dans la contemplation des belles choses sans être obligé de faire des comparaisons entre les divers genres & les différens degrés de beauté, & sans faire l'estimation de leur valeur respective. Celui qui n'a jamais

mais fait ces ſortes de comparaiſons n'eſt point qualifié pour juger; ce n'eſt qu'en comparant les objets qu'on apprend quel cas on en doit faire, & quel degré d'eſtime on doit leur accorder. L'enſeigne la plus mal barbouillée a un certain éclat & une certaine juſteſſe d'imitation, qui ſont des beautés, & qui paroitroient admirables à un païſan ou à un ſauvage: le vaudeville le plus trivial a du naturel, & de l'harmonie; il n'y a que les perſonnes accoûtumées à des poëſies plus belles qui en trouvent la cadence dure, & l'expreſſion dépourvûe de ſentiment. Ce qui eſt moins beau juſqu'à un certain point, paroit déſagréable, & par conſéquent laid à ceux qui ſe ſont familiariſés avec les grands modeles; & d'un autre côté, l'objet le plus parfait que nous connoiſſions nous ſemble avoir atteint le ſommet de la perfection, & mériter les plus grands éloges. Pour être en état d'apprécier un ouvrage, & de lui aſſigner ſon rang parmi les fruits du génie, il faut avoir lû, examiné, peſé les productions du même genre qui ont été admirées dans différens tems & chez différentes nations.

Pour réussir encore mieux dans cette entreprise il faut que l'esprit, vuide de préjugés & de toute vûe étrangere, ne s'attache qu'à l'examen du sujet qui lui est proposé. Tout ouvrage de l'art, pour produire son effet, demande un point de vûe, une situation où il faut être, ou qu'il faut se donner, si l'on veut le goûter comme il faut. L'orateur qui néglige d'avoir égard au génie, aux intérêts, aux opinions, aux passions, & aux préjugés qui regnent dans son auditoire se flatte en vain de persuader, & d'enflammer les passions: si ses auditeurs ont des préventions contre lui, quelque déraisonnables qu'elles puissent être, il doit, avant d'entamer son sujet, tâcher de les en faire revenir, en captivant leur affection, & en s'insinuant dans leur bienveillance. Un Critique qui dans d'autres tems, ou dans d'autres païs fait l'examen du discours de cet orateur, doit avoir toutes ces circonstances devant les yeux, il doit se placer dans les mêmes conjonctures; son jugement n'est solide qu'autant qu'il a pris ces précautions. Un auteur met son ouvrage

ge au jour: je dois me détacher de toute liaison particuliere que je puis avoir avec lui: qu'il soit mon ami, mon ennemi; ou qu'il me soit ce qu'il voudra; je ne dois me considérer qu'entant qu'homme en général, sans me souvenir que je suis un tel ou un tel homme.

Ceux que le préjugé gouverne ne se plient pas à cette condition; vous les voyés fermes & obstinés dans leur façon de penser; ils ne prendront jamais le tour d'esprit que la situation exige: s'ils jugent d'un écrit composé dans des tems passés, ou pour d'autres nations, ils ne tiendront aucun compte des opinions & des usages: pleins des mœurs de leur siecle, ils condamneront péremptoirement des choses qui ont été reçûes avec les plus grands applaudissemens de ceux pour qui elles étoient destinées: s'ils jugent d'un écrit moderne; l'ami ou l'ennemi, le rival, le commentateur, l'homme intéressé, en un mot, perce toujours à travers leurs décisions. Par ce moyen on parvient à se gâter le goût: les mêmes beautés & les mêmes défauts ne font plus les impressions

qu'ils auroient faites si l'on avoit sû plier son imagination, & s'oublier, pour un moment, soi même. On peut donc dire qu'ici le goût s'écarte de la regle, & que par conséquent, il n'est d'aucun poids.

On sait que dans toutes les questions qui sont du ressort de l'entendement le préjugé nous égare, & pervertit les opérations des facultés intellectuelles; il n'est pas moins funeste au bon goût, il corrompt la faculté de sentir le beau; dans l'un & l'autre cas le bon sens doit le corriger, & en prévenir l'influence; & à cet égard, aussi bien qu'à d'autres, la Raison, si elle n'est pas une partie essentielle du Goût, est au moins requise pour en diriger les opérations. Dans tous les ouvrages où le génie brille il y a un rapport, une convenance de parties: & si l'on n'a pas assez d'étendue d'esprit pour embrasser toutes ces parties, pour les comparer, & pour appercevoir la consistance & l'uniformité du Tout; on est hors d'état d'en connoitre les beautés & les vices. Ce n'est pas assez. Les productions de l'art ont cha-

chacune leur but, une fin où elles tendent; elles font plus ou moins parfaites, à mesure qu'elles font mieux ou moins bien ajustées à cette fin: l'Eloquence doit persuader, l'Histoire doit instruire, la Poësie doit plaire par les images qu'elle présente, & par les passions qu'elle fait naître; ces fins il ne faut jamais les perdre de vûe en lisant les écrits des orateurs, des historiens ou des poëtes; & il faut voir s'ils ont employé les moyens convenables pour y arriver. Enfin il n'y a point d'ouvrage qui ne soit une chaîne de propositions & de raisonnemens; je n'excepte pas même ceux des poëtes: à la vérité, ce ne sont pas toujours des raisonnemens bien justes, & bien précis; mais c'en sont au moins de plausibles & de spécieux, & le coloris dont l'imagination les couvre n'empêche pas qu'on ne les reconnoisse. Les personnages qui paroissent dans les Tragédies & dans les Poëmes Epiques, raisonnent, pensent, concluent, agissent, conformément à leur caractere, & à leur situation. Pour réussir dans une tâche aussi délicate, il ne suffit pas que le poëte ait

du goût & de l'invention ; il faut du jugement. D'ailleurs, quelles sont les facultés dont la perfection perfectionne l'entendement ? ce sont la netteté de la conception, la justesse du discernement, la vivacité de l'esprit ; mais ces mêmes facultés sont les compagnes inséparables du Goût, qui sans elles ne sauroit subsister. Il est rare, ou plûtôt il est inoui qu'un homme sensé ne puisse juger de la beauté des arts dont il a la routine ; & il n'est pas moins rare que l'on ait du goût sans avoir du bon sens.

Ainsi, quoique les principes du Goût soient universels, & si non tout à fait, au moins à peu près les mêmes chez tous les hommes, il n'y en a pourtant qu'un petit nombre qui soient capables d'apprécier les productions des arts, & dont le sentiment puisse passer pour la regle du beau. Les organes intérieurs n'ont que très rarement assez de perfection pour donner pleine carriere aux principes généraux, & pour exciter des sensations conformes à ces principes : tantôt ils sont assujettis à un vice radical, tantôt à un désordre accidentel ; d'où

d'où il ne peut résulter que de fausses sensations. Si le Critique n'a point de délicatesse dans l'esprit, il juge sans discernement; n'étant affecté que des qualités grossieres & palpables, les touches fines lui échappent : s'il n'a point d'exercice, ses décisions sont confuses, & mêlées de doutes : s'il ne sait point comparer, il admire les beautés les plus frivoles, ou plûtôt il prend pour beauté ce qui est défaut : si le préjugé le domine, il n'a plus de sentiment naturel : s'il manque de bon sens, il ne voit pas la beauté du dessein, cette beauté raisonnée qui est la principale. Il y a peu de personnes exemptes de toutes ces imperfections; & voilà pourquoi, dans les siecles même les plus polis, les vrais connoisseurs sont si rares. Un sentiment vif & délicat, joint à l'exercice, perfectionné par l'habitude de comparer, libre de tout préjugé, ces qualités, dis-je, réunies constituent le vrai Juge; & la décision unanime de ces sortes de Juges, par tout où l'on la rencontre, forme ce que nous appellons la Regle du Beau, ou le Principe du Goût.

Mais

Mais où trouver de pareils Juges ? à quelle marque les reconnoitre ? comment les distinguer des prétendans à faux titre ? Questions embarrassantes, & qui semblent nous replonger dans la même incertitude dont le but de cette Dissertation étoit de nous délivrer.

Cependant, à bien prendre la chose, ces questions ne regardent pas le Sentiment lui même, mais un fait. On peut disputer si tel ou tel homme a du bon sens, de la délicatesse, de l'imagination, l'esprit vuide de préjugés ; mais tout le monde tombe d'accord que ce sont là des qualités estimables, & que ceux qui les possedent méritent de la considération. Dans les cas douteux il n'y a donc autre chose à faire que ce que l'on fait dans les questions qui sont du ressort de l'entendement : il faut produire les meilleurs argumens qu'on puisse trouver : il faut s'en rapporter à des faits, à des réalités, comme à une regle sûre & décisive ; & il faut avoir de l'indulgence pour ceux qui font de cette regle un usage différent. Il nous suffit, pour le présent, d'avoir prouvé que tous

tous les goûts ne font pas de la même bonté, & qu'en général il y a des hommes plus favorifés, à cet égard, de la Nature que d'autres, & dont le goût doit être univerfellement reconnu pour meilleur; quoique peut-être il foit difficile d'indiquer ces hommes en particulier.

Mais en effet cette difficulté n'eft pas fi grande qu'elle le paroit. Lorfque l'on s'en tient à la fpéculation, on croit communément qu'il y a un *Criterium* pour les fciences, tandis qu'il n'y en a point pour les matieres qui relevent du fentiment: en vient on à l'application? c'eft tout le contraire; on a bien plus de peine à trouver des regles fûres pour les doctrines fcientifiques que pour les chofes de goût. Les théories abftraites des Philofophes, les fyftêmes de la profonde Théologie n'ont qu'un tems, leur regne fubfifte pendant un certain période; le période fuivant le détruit: on en découvre les abfurdités; d'autres théories & d'autres fyftêmes en prennent la place, & paffent à leur tour; l'expérience prouve que rien n'eft plus fujet au hazard, & aux révolutions de la Mode

Mode que ces prétendues décisions scientifiques. Il en est tout autrement des beautés de l'Eloquence & de la Poësie. Les ouvrages où la nature & les passions sont bien peintes prennent, en peu de tems, un ascendant universel sur les esprits, & le conservent pour toujours. Tandis qu'Aristote, Platon, Epicure, Descartes regnent tour à tour, Térence & Virgile font le charme de tous les siecles, & personne ne leur dispute cet honneur: la philosophie de Ciceron n'est plus en vogue; nous admirons encore son éloquence.

Quelque rares que soient les personnes qui ont le goût délicat; on les distingue aisément dans la société aux jugemens solides qui sortent de leur bouche, & à la supériorité qu'on leur remarque: ils prennent bientôt l'ascendant sur les autres hommes: le ton vif & animé avec lequel ils s'expriment donne une vogue générale aux ouvrages de génie qu'ils approuvent. Il y a bien des gens qui par eux mêmes n'ont qu'un sentiment foible, vague, & incertain; & qui cependant sont capables

de

de goûter les belles choses lorsqu'on les leur fait connoitre, & qu'on les met sur les voyes. Un homme s'est il mis en état d'admirer un excellent Poëme, ou une belle piece d'Eloquence ? il communique son admiration; & chaque conversion qu'il fait en produit de nouvelles. Le préjugé peut, pour un tems, offusquer le vrai génie; mais on ne voit pourtant jamais les suffrages réunis en faveur du faux génie; & le préjugé même doit à la fin céder à la force du Sentiment que la belle Nature excite. Une nation civilisée peut se méprendre dans le choix du Philosophe qu'elle met au premier rang; mais elle ne se trompera pas long-tems sur le Poëte, Tragique ou Epique, à qui cet honneur appartient.

Cependant quelques efforts que nous fassions pour fixer la Regle du Goût, & pour y ramener les diverses opinions des hommes; il reste toujours deux sources de variété, qui à la vérité ne vont pas jusqu'à faire confondre les limites du Beau & du Laid, mais qui pourtant font naître de la différence dans les degrés d'approbation

&

& de blâme : la premiere consiste dans l'humeur, qui n'est pas la même chez tous les hommes; la seconde dans les mœurs & dans les opinions particulièrement affectées à chaque tems, & à chaque nation.

Les principes généraux du Goût, que la Nature a gravés dans les esprits, sont uniformes: par-tout où les jugemens varient, on découvre quelque défaut, ou quelque corruption des facultés naturelles, provenant, soit du préjugé, soit de l'inexpérience, soit d'un manque de délicatesse; & l'on trouve toujours de bonnes raisons d'approuver le goût des uns, & de condamner celui des autres. Il n'en est pas de même lorsque la diversité provient soit d'une constitution interne, soit d'une situation externe qui ne peuvent passer pour des fautes de part ni d'autre, & qui par conséquent ne nous permettent pas de préférer une opinion à l'autre. En ce cas, dis-je, la contrariété des sentimens est inévitable, & c'est en vain que nous cherchons une regle pour la concilier.

Les images tendres, les peintures de l'Amour font impression sur un jeune hom-

me

me qui a les passions vives ; un homme plus avancé en âge se plaira aux livres des Sages & des Philosophes, qui enseignent à regler les mœurs & à subjuger les passions : à vingt ans Ovide sera notre auteur favori, Horace à quarante, & peut-être Tacite à cinquante. Vainement tâcherions nous de dépouiller nos propres penchans pour revêtir ceux d'autrui : nous choisissons notre auteur, comme nous choisissons nos amis, c'est à dire que la conformité d'humeur & de disposition décide de notre choix : soit que nous ayons l'esprit enjoué ou atrabilaire ; soit que le sentiment ou la réflexion domine en nous ; nous nous affectionnons toujours à l'écrivain qui nous ressemble d'avantage.

Celui-ci aime le sublime, celui-là le passionné, un troisieme le plaisant : l'un sensible aux moindres fautes, veut de l'exactitude par-tout ; l'autre plus touché du beau, pardonne vingt absurdités en faveur d'un trait élevé, ou pathétique : il y en a dont l'oreille demande

de la brieveté & de la force ; d'autres préferent les expressions riches & harmonieuses : un tel affecte la simplicité ; un tel recherche l'élégance. La Comédie, la Tragédie, la Satyre, l'Ode, chacun de ces genres a ses partisans, qui le mettent au-dessus de tous les autres ; un Critique qui n'approuveroit qu'un seul de ces genres, & condamneroit tout le reste seroit manifestement dans l'erreur ; cependant il n'est gueres possible de ne pas sentir de la prédilection pour ce qui s'accorde avec notre tour d'esprit particulier : ce sont là de ces préférences innocentes, dont nous ne saurions nous dispenser, & qui entre des hommes raisonnables ne sauroient fournir matiere à dispute, parcequ'il n'y a point de regle pour en décider.

C'est pour cette raison qu'une représentation nous plait d'autant plus que les caracteres ressemblent d'avantage à ceux que nous voyons de nos jours, & dans notre païs. Il faut des efforts pour se faire à la simplicité des ancien-

nes

nes mœurs, pour voir des Princeffes puifer de l'eau dans la fontaine, & les Rois & les Héros s'apprêter eux mêmes leur manger. Nous conviendrons en général que ces fortes de defcriptions ne font pas des défauts dont l'auteur foit refponfable, & qu'elles ne défigurent point l'ouvrage; mais l'ouvrage fera pourtant moins d'impreffion fur nous. Voilà encore pourquoi il eft fi difficile de tranfporter les Comédies d'un fiecle, ou d'une nation, dans l'autre. Dans l'*Andrienne* de Térence, & dans la *Clitie* de Machiavel, la beauté fur qui roule toute l'action, invifible pour le fpectateur, demeure pendant toute la piece cachée derriere les couliffes: cela eft conforme à la réferve des anciens Grecs & des Italiens modernes; mais en France & en Angleterre cela ne fera jamais goûté: un favant qui réfléchit peut fe rendre raifon de ces fingularités; mais le commun des fpectateurs ne fauroit fe féparer de fes idées & de fes habitudes au point

de ſe plaire à un ſpectacle qui peint des idées & des habitudes ſi différentes.

Ici s'offre une reflexion qui pourra être utile pour éclaircir la fameuſe diſpute ſur les Anciens & les Modernes. Lorſqu'une abſurdité apparente s'offre dans l'écrit d'un Ancien, les partiſans de l'Antiquité prétendent qu'il faut avoir égard aux mœurs du ſiecle où il a vêcu; leurs adverſaires n'admettent point cette excuſe, ou du moins ne veulent la recevoir que comme l'apologie de l'auteur, & non comme l'apologie de l'ouvrage. Mon ſentiment eſt que les limites de la controverſe n'ont jamais été trop bien reglées entre les deux partis. Lorſqu'on nous préſente une ſingularité de mœurs qui n'a rien que d'innocent, comme ſont les exemples que nous avons rapportés tantôt, nous aurions tort aſſurément d'y trouver à redire; & ce ne ſeroit que par un faux rafinement que l'on pourroit s'en choquer. Si l'on vouloit ne rien donner aux révolutions continuelles qui ſe font

dans

dans les mœurs & dans les usages, ne rien admettre qui ne soit selon nos modes; les monumens des Poëtes, *ces monumens plus durables que l'airain*, tomberoient bientôt en poussiere, comme de la mauvaise argile. Faudra-t-il donc jetter les portraits de nos ancêtres, à cause des fraises & des vertugadins dont nous les voyons ornés? Il en est tout autrement lorsqu'il s'agit d'idées qui regardent la Morale, ou la Décence, & que ces idées different d'un siecle à l'autre: par-tout où le vice est dépeint sans qu'on lui attache une marque de blâme ou d'infamie, c'est une tache réelle, & qui incontestablement défigure un Poëme: je ne puis ni ne dois me plaire à de pareils sentimens: j'excuserai le poëte sur les usages de son tems; mais je ne saurois gouter le morceau qui représente ces usages. Les traits d'inhumanité & d'indécence répandus si ouvertement dans les caracteres tracés par plusieurs poëtes de l'antiquité, sans en excepter Homere

& les Tragiques Grecs, ces traits, dis je, diminuent considérablement le prix de ces productions d'ailleurs si excellentes; & à cet égard les Modernes ont un grand avantage sur les Anciens. Qui s'intéresseroit à la fortune & aux sentimens de Heros aussi féroces? qui ne seroit choqué de voir ainsi confondre le vice avec la vertu? Quelque indulgence que nous puissions avoir pour les préjugés d'un écrivain; nous ne saurions prendre sur nous d'applaudir à des sentimens & à des mœurs aussi répréhensibles.

Il faut faire ici une grande différence entre les principes de Morale & les opinions spéculatives: ces dernieres sont dans un flux perpétuel; le systême du pere n'est pas celui du fils; à peine trouveroit on un homme qui soit constant & toujours le même à cet égard. Les erreurs de spéculation, de quelque nature qu'elles puissent être, n'ôtent donc que fort peu de chose aux mérites d'un bel écrivain; l'imagination du lecteur s'y fait aisé-

aisément, elle se plie à toutes sortes d'opinions, & n'en goûte pas moins les beautés qui y tiennent. Mais il faudroit un effort bien violent pour changer le jugement que nous portons des mœurs, & pour faire tomber l'approbation ou le blâme, la haine ou l'amour sur d'autres objets que sur ceux auxquels une longue habitude nous a appris à attacher ces sentimens. Un homme intimement pénétré de la rectitude de la morale qui regle ses décisions, a raison d'en être jaloux, & de ne jamais trahir, ne fût ce que pour un instant, les mouvemens de son cœur, par complaisance pour un auteur, quel qu'il puisse être.

De toutes les erreurs spéculatives qui peuvent se glisser dans les ouvrages de génie, il n'y en a point de plus excusables que celles qui regardent la Religion. Il n'est jamais permis de juger de la civilité ou de la sagesse d'une nation par la grossiereté ou le rafinement des principes de Théologie qu'elle professe: le bon sens, qui dirige les hommes dans les affaires de

la vie, n'a plus lieu dans les matieres religieuses, parceque l'on suppose ces matieres placées hors de la portée de la Raison. C'est pourquoi le Critique qui veut se faire une juste idée de la Poësie des Anciens ne doit pas faire attention aux absurdités du systême payen; & notre postérité doit avoir la même indulgence pour nous. Un article de foi, tant qu'il n'est qu'article de foi, ne peut jamais passer pour un défaut dans le poëte; il ne le devient que lorsque s'emparant du cœur il le jette dans la bigotterie, ou dans la superstition: ce n'est qu'alors qu'il brouille les sensations morales, & qu'il renverse la barriere que la Nature a mise entre le vice & la vertu: en ce cas, dis je, il devient une tache ineffaçable, condamnée par le principe que nous venons de poser, & dont on ne sauroit laver l'auteur en la rejettant sur les préjugés & les fausses opinions de son siecle.

Il est de la nature de la religion Catholique-Romaine d'inspirer à ses sectateurs une haine violente contre tous les autres cultes,

cultes, & de repréſenter les Payens, les Mahométans, & les Hérétiques comme autant d'objets de la colere & des vangeances céleſtes. Ces ſentimens, quoique extrêmement condamnables, les zélateurs de cette communion les prennent pour des vertus, & les étalent dans leurs Tragédies & dans leurs Poëmes Epiques, comme une eſpece d'héroiſme religieux : c'eſt cette bigotterie qui a défiguré deux des plus belles pieces du Théâtre François, Athalie & Polieucte : un zele immodéré pour de certains cultes particuliers y eſt dépeint avec toute la pompe imaginable, & fait le caractere dominant des principaux perſonnages : il n'y a qu'à entendre l'héroique Joad apoſtrophant Joſabet, qu'il trouve en converſation avec Mathan, prêtre de Baal.

Où ſuis je? de Baal ne vois je pas le prêtre?
Quoi, fille de David! vous parlés à ce traitre!
Vous ſouffrés qu'il vous parle! Et vous ne craignés pas

Que

Que du fond de l'abîme, entrouvert ſous ſes pas,
Il ne ſorte à l'inſtant des feux qui vous embraſent:
Ou qu'en tombant ſur lui ces murs ne vous écraſent!
Que veut il? de quel front cet ennemi de Dieu
Vient il infecter l'air qu'on reſpire en ce lieu?

De pareilles maximes ſont applaudies au ſpectacle de Paris; à Londres on aimeroit tout autant entendre Achille dire à Agamemnon qu'il a le front d'un chien & le cœur d'un cerf, ou bien Jupiter menaçant Junon d'une vigoureuſe baſtonnade ſi elle ne veut pas ſe taire.

Les principes religieux ſont encore un défaut dans un ouvrage d'agrément, lorſqu'étant pouſſés juſqu'à la ſuperſtition on les mêle mal à propos à des ſujets qui n'y ont aucun rapport. Ce n'eſt pas même une excuſe pour le poëte que de dire que les mœurs de ſon païs ont ſurchargé la vie humaine de tant de céré-mo-

monies & de pratiques religieufes qu'il n'y a aucune condition, aucune fituation qui en foit exempte. La comparaifon que fait Petrarque de fa belle Laure avec Jefus Chrift paffera toujours pour ridicule; il n'eft pas moins ridicule de voir l'aimable libertin Boccace remercier très férieufement le Tout-puiffant & le Beau-fexe de lui avoir prêté leur affiftance contre fes ennemis.

F I N.



